

ESQUIROL

J B Baillière et fils, à Paris

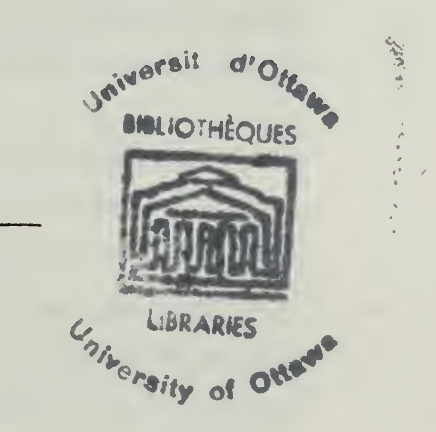
MAISON IMPÉRIALE DE CHARENTON.

INAUGURATION

DE LA

STATUE D'ESQUIROL

LE 22 NOVEMBRE 1862



PARIS

J.-B. BAILLIÈRE ET FILS

LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE,

Rue Hautefeuille, 19.

1862



Paris. — Imprimerie de L. Martinet, rue Mignon, 2.

INAUGURATION

DE LA

STATUE D'ESQUIROL

Le samedi 22 novembre 1862, une grande solennité a eu lieu à la Maison impériale de Charenton. On inaugurait, dans la cour d'honneur de cet établissement, la statue d'Esquirol, votée depuis longtemps par le Gouvernement, et exécutée aux frais de l'État par M. Armand Toussaint, dont les arts déplorent la perte récente.

Cette cérémonie était présidée par M. le docteur Parchappe, inspecteur général de première classe des asiles d'aliénés, délégué à cet effet par Son Excellence M. le ministre de l'intérieur.

Les élèves internes de la maison remplissaient les fonctions de commissaires. Conduits par eux, les invités, accourus en grand nombre, se rendaient dans le grand salon d'administration où ils trouvaient, pour les recevoir, M. Parchappe, assisté de la commission consultative, du directeur et du corps médical de l'établissement.

A une heure et demie, on s'est rendu en cortége sous une vaste tente dressée dans la grande cour de la Maison impériale.

M. Parchappe s'est assis dans le fauteuil d'honneur, ayant à sa droite la commission consultative composée

de M. de la Palme, conseiller à la cour de cassation et président de cette commission; M. Esquirol, conseiller maître à la cour des comptes et neveu de l'illustre médecin de ce nom; M. Nogent Saint-Laurens, avocat et député au corps législatif. M. Jahan, maître des requêtes de première classe au conseil d'Etat. A la gauche de M. Parchappe, étaient placés M. de Fontanes, directeur de la Maison impériale de Charenton; M. le docteur Calmeil, médecin en chef; M. le docteur Deguise, chirurgien, et M. le docteur Rousselin, médecin adjoint de cet établissement.

M. Leclerc, notaire à Charenton et membre de la commission consultative, retenu chez lui par une indisposition, n'avait pu se joindre à ses collègues.

Dans le public d'élite qui assistait à cette cérémonie, on distinguait, aux premiers rangs, M. le docteur Rayer, doyen de la Faculté de médecine de Paris; une députation de l'Académie impériale de médecine, composée de M. le docteur Bouillaud, président de cette Académie, et de MM. les docteurs Larrey, Béclard, Falret, Cloquet, Piorry, Tardieu et Baillarger; une députation du conseil d'hygiène publique et de salubrité où figuraient MM. Trebuchet, Bouchardat, Chevallier et Guérard. La Société médico-psychologique était représentée par MM. les docteurs Delasiauve, Cerise, Casimir Pinel, Bourdin, Archambault, Legrand du Saulle, Michéa, Blanche et Loiseau. On remarquait, en outre, M. Antelme, inspecteur général des asiles d'aliénés; M. Girard de Cailleux, inspecteur des asiles de la Seine; M. le

docteur Mitivié, neveu d'Esquirol; M. le docteur Félix Voisin; M. le docteur Moreau (de Tours), médecins des asiles de Bicêtre et de la Salpêtrière; plusieurs médecins des asiles de province, parmi lesquels MM. Lunier, Billod, Labitte, Dumesnil, Leménaut des Chenais, Brunet, et d'anciens internes de la Maison impériale de Charenton, aujourd'hui docteurs, venus pour assister à cette solennité. Enfin plusieurs médecins militaires, parmi lesquels M. Faure, médecin en chef de l'Hôtel impérial des Invalides; divers représentants de la presse médicale; des employés de diverses administrations publiques, et les autorités et notables des communes de Charenton et de Saint-Maurice complétaient cette assemblée confondue dans un sentiment commun de sympathie et de vénération pour la mémoire d'Esquirol.

A gauche, et dans une partie réservée de la tente, se détachait un groupe de dames invitées ou appartenant à l'administration de la Maison impériale. Parmi elles, on remarquait avec intérêt des dames de la famille d'Esquirol, et l'on ne pouvait se défendre d'une vive émotion en voyant la sœur, en deuil, d'Armand-Toussaint, venant recueillir, dans les éloges donnés au dernier chef-d'œuvre de son frère, une douloureuse consolation.

M. Parchappe s'est levé et a ouvert la séance au nom de Son Excellence M. le ministre de l'intérieur. A sa voix, les voiles qui enveloppaient la statue sont tombés, et Esquirol est apparu aux yeux de l'assemblée. Les applaudissements ont éclaté, et la musique du 92e régiment de ligne a exécuté une marche triomphale.

La statue est de bronze ; elle s'élève, sur un piédestal de marbre du Jura, au centre de la cour d'honneur de la Maison impériale. Esquirol est représenté assis, dans une attitude douce et méditative, cherchant à la fois dans les inspirations de son cœur et dans les secrets de l'art médical, les moyens de guérir un jeune aliéné qu'il abrite sous son manteau. Tout, dans cette œuvre d'expression et de sentiment, dénote le penseur profond, l'observateur sagace et l'homme de cœur, vénéré pour ses bienfaits non moins qu'admiré pour sa science.

M. Parchappe prend la parole et prononce le discours suivant :

DISCOURS DE M. PARCHAPPE.

Mesdames et Messieurs,

Dans la glorification de l'homme de dévouement et de science, dont la statue qui vient d'être dévoilée est destinée à perpétuer ici l'image et le souvenir, il y a plus qu'un hommage de reconnaissance et un acte de justice.

Il y a un éclatant témoignage de la profonde sympathie de l'Empereur et de la France pour l'œuvre sainte de la bienfaisance et du progrès.

Il y a aussi un exemple et une leçon.

Au centre d'un imposant ensemble d'édifices, la sculpture nous montre Esquirol donnant abri sous son manteau, tout près de son cœur, à un malheureux insensé, et méditant sur ce qu'il va faire pour le guérir.

Certes, cela veut dire avant tout qu'ici une pensée médicale, la pensée d'Esquirol, a inspiré la création due au talent d'un habile architecte; qu'ici une vie de science et de dé-

vouement, la vie d'Esquirol, a été brillamment et noblement consacrée au service de la plus grande des infortunes humaines.

Mais, tout en exprimant ces deux idées principales de l'hommage rendu à une personne, cette statue, dans la place qu'elle occupe et dans l'action qu'elle représente, a aussi les caractères d'un symbole, et, par là, se rapproche du but suprême de l'art.

De la reconnaissance et de l'admiration dues à un savant et à un bienfaiteur de l'humanité, en face de cette image qui rappelle aux parents, aux amis, aux élèves d'Esquirol, des traits qui leur sont chers, la pensée s'élève jusqu'à l'œuvre même à laquelle il a dévoué sa vie et jusqu'aux devoirs que son exemple impose.

Une telle interprétation ne serait sans doute pas désavouée par l'éminent artiste qu'une mort prématurée a cruellement frappé si peu de temps après qu'il avait communiqué la vie à ce bronze, pour qu'il nous dît :

C'est ici un asile d'aliénés !

C'est à la voix de la médecine que ces pierres se sont harmonieusement groupées en abris protecteurs pour toutes les variétés de la souffrance chez l'aliéné !

C'est dans le cœur que la science doit puiser ses inspirations pour le soulagement de l'aliéné !

Il faut aimer les aliénés pour être digne et capable de les servir !

La cause des aliénés est accessible par bien des côtés au dévouement et à la bienfaisance.

Sans doute, parmi les victimes de cette cruelle maladie qui rend l'homme incapable de se gouverner dans ses actions et de subvenir à ses besoins, celles qui appartiennent aux rangs de la société où l'on ne peut vivre que par le produit du travail de chaque jour, sont les plus dignes de pitié, et appellent tout d'abord et le plus impérieusement l'assistance de la société et de l'État.

Aussi la création, l'organisation et le perfectionnement de ces moyens d'assistance ont-ils été, depuis plus d'un demi-

siècle, dans tous les pays civilisés, la constante préoccupation d'un grand nombre d'hommes d'élite et de la plupart des gouvernements.

Dans ce magnifique mouvement de science et de bienfaisance, la France, par ses savants, ses administrateurs et ses institutions, s'est signalée au premier rang ; et c'est une des gloires d'Esquirol d'avoir, dans notre pays, pris rang immédiatement après Pinel, dans l'initiative d'une réforme qui constitue, pour le XIX[e] siècle, l'un de ses plus beaux titres à la reconnaissance de l'humanité.

Mais immédiatement au-dessus de l'indigence et même dans des rangs plus élevés, l'aliénation mentale, en frappant les individus, apporte des souffrances et des infortunes qui sont aussi de nature à susciter la sollicitude et à motiver l'intervention de la bienfaisance publique.

Les soins que réclament les malades, pour leur guérison, pour leur protection, en nécessitant le plus habituellement l'isolement en dehors de la famille, représentent des sacrifices d'argent qui, dans les conditions ordinaires, dépasseraient de beaucoup les ressources du plus grand nombre.

Il n'est pas donné à tous de prétendre à obtenir les avantages offerts aux aliénés dans ces asiles privés où les classes riches sont surtout appelées à trouver, indépendamment des soins efficaces, garantis par l'habileté de médecins éminents, des conditions d'existence appropriées à leurs habitudes et à leurs goûts.

C'est pour suppléer à cette impuissance des familles, c'est pour donner satisfaction à un véritable besoin de la société, que dans les asiles publics d'aliénés, principalement destinés à servir de refuge à l'indigence, des places de pensionnaires, appropriées aux diverses conditions sociales, ont été réservées et mises à la portée des plus modestes fortunes.

Ce que les administrations publiques, en vue d'un but doublement louable, puisque sa réalisation profite à la fois aux pauvres et aux riches, ont généralement fait dans toute l'étendue de la France, ici, dans la Maison impériale de Charenton, le gouvernement l'a institué pour un but analogue et

en s'inspirant d'un sentiment encore plus élevé de délicate générosité.

C'est au sein des cités populeuses, des grandes capitales, que la surexcitation de la vie nerveuse chez tous, les entraînements des passions, les excès de travail, de jouissances et de privations chez un grand nombre, constituent une prédisposition toute spéciale aux maladies du système nerveux, qui se traduit dans les populations par une proportion considérable d'aliénés.

C'est là surtout que la folie atteint plus fréquemment les classes moyennes et revêt, pour les frapper, sa forme la plus grave.

Pour que Paris puisse nous offrir, au sein de l'ordre et de la sécurité, ce développement de plus en plus magnifique des merveilles de l'industrie, des arts et de la science, combien, pour toutes les classes et surtout pour les classes moyennes de la société, d'activité dans le déploiement de l'intelligence, d'ardeur et d'opiniâtreté dans le travail, d'exaltation dans les sentiments d'émulation, de tension dans les aspirations ambitieuses, et combien aussi de déceptions, de souffrances d'amour-propre, de revers de fortune!

Et dans cette vie dévorante, à subir par cette foule d'industriels, d'artistes, de savants, de fonctionnaires, véritables soldats de la civilisation, combien de victimes frappées précisément dans leur point le plus vulnérable, l'organe sans cesse mis en action.

N'était-ce pas un véritable besoin de l'organisation sociale que d'offrir près de la capitale un asile à ces blessés de la civilisation?

Ces coteaux doucement inclinés vers la Marne et la Seine, au pied desquels s'éteignent les murmures et s'apaisent les agitations de Paris, et d'où la vue, au travers d'un riant paysage, ne peut atteindre que le sommet des temples consacrés à Dieu, n'ont-ils pas été bien choisis pour y élever des abris protecteurs et comme un port de refuge pour les naufragés de la grande capitale?

N'est-ce pas une pensée à la fois grande, généreuse et tou-

chante que d'avoir facilité à tous l'accès dans cet asile et d'y avoir ménagé toutes les conditions d'existence que la richesse seule pourrait trouver ailleurs, et que, dans la déchéance de fortune étroitement liée comme conséquence à leur maladie, le littérateur, l'artiste, le savant, le fonctionnaire, peuvent ici obtenir pour un sacrifice d'argent modique, ou même gratuitement aux frais du Trésor public.

Tout en accomplissant cette œuvre de bienfaisance publique, destination essentielle de la Maison impériale de Charenton, l'État, dans sa munificence, s'est proposé un but plus large et plus élevé qui justifie complétement la grandeur de ses sacrifices pour la fondation de cette institution.

Ce but, c'était la création d'un établissement qui pût servir de modèle, et qui fût, par son organisation administrative et médicale, l'image la plus parfaite des progrès atteints par la psychiatrie dans notre pays.

La Maison impériale de Charenton, bien qu'elle ne représente que, pour la moitié de son développement la réalisation architecturale de la conception d'Esquirol, occupe déjà, parmi les établissements les plus vantés de la France et de l'étranger, un rang éminent, qui lui est encore plus complétement acquis sous tous les autres points de vue.

Les médecins y ont fidèlement conservé les traditions d'Esquirol, et l'illustration scientifique, que le nom du maître avait attachée à la Maison de Charenton, s'y maintient solidement par les travaux du médecin en chef actuel, son élève et son collaborateur.

Le nom glorieux d'Esquirol est encore ici, à la satisfaction de tous, réellement vivant dans la personne de l'un des membres de cette commission qui marche d'un pas ferme et digne vers le but de l'œuvre, dans le plus harmonieux concert de vues et d'action avec l'Administration, à qui elle prête le concours de ses lumières et l'appui de son autorité.

Cet accord si désirable et si rare de tous les fonctionnaires d'une grande institution, dans une aspiration commune vers le bien, œuvre méritoire de tous, a été ici rendu possible et facile par les éminentes qualités du cœur et de l'esprit, chez

un directeur qui, tout en signalant son administration par des réformes importantes et par une habileté soutenue, est parvenu à concilier à son autorité tous les suffrages, et à faire aimer autant que respecter dans sa personne l'exercice du pouvoir.

Souvent appelé par mes fonctions à prendre une part active dans le perfectionnement de cette institution, et investi aujourd'hui par S. Exc. le ministre de l'intérieur de l'honneur de la présidence dans une cérémonie destinée à glorifier d'éclatants services, je me trouve heureux de l'occasion qui m'est offerte de rendre un hommage public au mérite et au dévouement des fonctionnaires qui justifient ici complétement la confiance du gouvernement.

Je me plais à exprimer avec conviction l'opinion qu'il ne manquera plus rien à la Maison de Charenton le jour où ses constructions seront achevées.

Il est permis d'espérer que ce jour n'est pas éloigné.

Le projet a toutes les sympathies de l'autorité supérieure, et il occupe, parmi les travaux dont l'exécution successive par l'État est décidée, un rang qui interdit désormais toute crainte d'ajournement prolongé.

Quand la Maison impériale de Charenton sera achevée, elle offrira la plus pure et la plus belle expression du système architectural auquel ont abouti les savantes études d'Esquirol.

Il sera permis alors de juger définitivement ce système dans sa valeur absolue et relative.

Mais il est dès à présent incontestable que, sur sa donnée fondamentale, qui est une pensée médicale, repose désormais comme sur une base indestructible l'idéal de l'asile d'aliénés.

Cette pensée, c'est le classement des malades par quartiers distincts, appropriés aux besoins et aux convenances du traitement médical, suivant la nature, la forme et le degré de la maladie.

C'est là ce qui caractérise essentiellement nos asiles publics d'aliénés, et ce qui constitue, au moins à ce point de vue, leur supériorité sur les établissements étrangers, où le principe

dominant du classement est très généralement emprunté au taux du prix d'entretien payé pour les malades.

Ici même, à Charenton, où les prix de pension se décomposent en trois catégories très distinctes, il n'y a, pour l'ordonnance systématique des quartiers de classement, comme pour le traitement médical, qu'une seule classe de malades, répartis en groupes aussi nombreux que le réclament les formes de la maladie et les convenances de la thérapeutique.

La réalisation aussi parfaite que possible de cette conception fondamentale, si juste, si humaine et en même temps si médicale, que tous les malades sont égaux devant le traitement, assure pour toujours à la maison de Charenton une valeur inestimable.

C'est à cette subordination de l'architecture à la thérapeutique, pour la première fois réalisée dans les plans proposés et inspirés par Esquirol, que se rattachent tous les perfectionnements successivement introduits dans la fondation, la construction et l'organisation des asiles d'aliénés.

« Une maison d'aliénés est un instrument de guérison ;
» entre les mains d'un médecin habile, c'est l'agent théra-
» peutique le plus puissant contre les maladies mentales. »
Telle est la formule d'Esquirol, que ses successeurs ont adoptée en la développant.

On s'est de plus en plus efforcé de communiquer la vie à cet instrument matériel, en spécialisant, en coordonnant, par rapport à des fonctions déterminées, ses diverses parties, à la manière de ce que sont les organes dans un être vivant; et c'est ainsi que l'asile d'aliénés, architecturalement conçu comme un système d'instruments d'actions déterminées, est devenu en quelque sorte un organisme dont le médecin est l'âme.

C'est par ce caractère thérapeutique imprimé par Esquirol au type des asiles, qu'il a le plus puissamment concouru à cette grande œuvre de la rédemption des aliénés, à laquelle il a attaché son nom après les Pinel, les William Tuke, les Langermann, et que tant d'hommes d'élite, parmi lesquels doivent être cités des savants récemment enlevés à la science,

Ferrus et van der Kolk, ont en France et à l'étranger soutenue, développée, perfectionnée.

C'est par son côté thérapeutique surtout que cette œuvre, dans le système de secours généralement adopté par l'Assistance publique, se défend tout d'abord victorieusement des attaques inconsidérées qu'elle a eu récemment à subir.

En vain des novateurs, dont on peut louer le zèle et les intentions, tout en condamnant leur inexpérience et leurs illusions, tendent à faire prédominer le réalisme économique sur l'idéal thérapeutique, dans les institutions destinées à secourir l'aliénation mentale.

Est-ce bien sérieusement qu'à l'œuvre commune de tant d'aliénistes éminents, développée, durant plus d'un demi-siècle, sous l'impulsion du progrès des sciences et de la civilisation, on s'est cru en droit d'opposer une institution qui, enfantée comme coutume par la superstition du moyen âge et longtemps ensevelie dans un oubli mérité, n'a commencé à éveiller la curiosité que par son étrangeté, à appeler l'intérêt scientifique que par les efforts tentés pour remédier à ses imperfections et à ses abus, et qui n'est encore aujourd'hui jugée digne de vivre qu'à la condition de se transformer et de s'approprier les principaux éléments de nos asiles?

Pour justifier cette dispersion des aliénés dans des habitations champêtres, suffirait-il d'évoquer l'image vénérable de la vie de famille?

Comme si dans nos asiles, les conditions d'une telle existence, possibles pour l'aliéné, n'étaient pas suffisamment réalisées!

Comme si l'aliéné, dans ces familles de paysans gagées pour l'héberger, pouvait trouver autre chose que des hôtes ou des maîtres!

Comme si ce n'était pas dans sa propre famille que l'aliéné capable de la vie libre doit être réintégré ou laissé!

Sous prétexte de fondation de colonies d'aliénés, se décidera-t-on à substituer de véritables entreprises d'industrie agricole à l'application savante et bienfaisante du travail industriel et du travail agricole au traitement curatif et pal-

liatif de la folie dans les ateliers et la ferme de nos asiles ?

Et sera-t-il possible de se laisser faire illusion par ces promesses d'exonération des charges départementales, jusqu'alors si fécondes en déceptions ?

S'il devait en être ainsi, le rôle des serviteurs de la cause des aliénés serait bien changé et surtout bien simplifié.

A quoi bon désormais, non pas seulement tous ces chefs-d'œuvre de l'art architectural, si la chaumière d'un paysan peut suffire, mais encore tout ce luxe de science psychiatrique, si le premier venu est apte à protéger et à guérir les insensés ?

Pourquoi s'obstiner à relever jusqu'à la dignité d'infirmier le serviteur de l'aliéné ?

Pourquoi demander à de saintes femmes, puisant dans le sentiment religieux un surcroît d'ardeurs charitables, le concours de leur intelligent et délicat dévouement ?

Et le médecin aliéniste lui-même, qu'aurait-il besoin de ces efforts de tous les jours et de tous les instants, pour s'élever, par la science et le caractère, jusqu'à la hauteur de sa mission ?

Non, notre idéal ne subira pas un pareil abaissement.

J'en prends à témoin cette vie d'Esquirol, que des voix éloquentes ne vont pas tarder à développer sous nos yeux dans toute l'abondance de ses divers mérites.

Dans cette vie, j'ai tenu à signaler surtout un modèle pour tous les aliénistes, en affirmant que la route où Esquirol a laissé les impérissables traces de son passage, est celle qu'il faut encore suivre.

Ce n'est ni l'observateur exact et judicieux, ni l'écrivain clair et correct, ni le pathologiste profond qui a soulevé et éclairé toutes les questions de la psychiatrie, c'est le défenseur de la cause des aliénés, c'est l'initiateur du système de nos institutions d'assistance publique, que j'ai voulu mettre en pleine lumière.

C'est dans ce caractère dominant de son œuvre totale que j'ai cherché, en même temps que son titre le plus éminent à la reconnaissance publique, le plus fécond enseignement d'une carrière qui aboutit à la gloire d'un tel jour.

Si, parmi ceux qui m'écoutent, il n'en est aucun qui ait besoin de cet exemple pour continuer à embrasser dans un amour infini les malheureux insensés et à consacrer un dévouement sans bornes à leur cause, combien n'en est-il pas qui ont besoin d'être soutenus, dans une vie d'abnégation et de sacrifices, par la perspective de ces témoignages de gratitude et d'estime qu'on marchande trop souvent aux vivants !

N'oublions pas que, même pour le savant, cette vie n'est qu'une épreuve, et que le temps de la justice est au delà.

Ne craignons pas de placer trop haut notre but, et trop loin nos espérances. C'est le droit de l'homme d'aspirer aux palmes immortelles.

Le dévouement et le travail ont leur récompense assurée dans le témoignage de la conscience et la justice de Dieu.

Que le souvenir de cette cérémonie leur inspire quelque espoir dans la reconnaissance des hommes et quelque confiance dans les jugements de la postérité !

Après M. Parchappe, M. de la Palme, président de la commission consultative ; M. de Fontanes, directeur de la Maison impériale ; M. le docteur Calmeil, médecin en chef de cet établissement ; M. le docteur Baillarger, au nom de l'Académie impériale de médecine ; M. Trebuchet, au nom du conseil d'hygiène publique et de salubrité, et M. le docteur Delasiauve, au nom de la Société médico-psychologique, prennent successivement la parole, et s'expriment de la manière suivante :

DISCOURS DE M. DE LA PALME.

MESSIEURS,

C'est une grande et noble pensée que celle d'élever un monument durable à la mémoire des hommes qui ont rendu

d'éminents services à leur pays, et qui se sont illustrés par la science et le dévouement. La reconnaissance nationale veut donner à leur image la durée immortelle des souvenirs qu'ils ont laissés, et inspirer en même temps, par le spectacle de ces glorieuses récompenses, de généreuses émulations.

Mais pour que de telles récompenses aient toute leur signification, il faut qu'elles soient, comme aujourd'hui, accordées à des hommes auxquels le pays avait à l'avance décerné leur couronne de gloire, qu'il avait proclamés pendant leur vie, et qui, comme Esquirol, ont laissé après eux des souvenirs aussi durables que le bronze ou le marbre de leur statue.

Il faut qu'en voyant leur image on ne demande pas quel est le nom inscrit sur un piédestal, mais que ce nom soit écrit dans les cœurs; que ce ne soit pas la statue qui consacre l'homme, mais l'homme qui fasse la grandeur de l'image.

Ainsi donc, en ce moment, messieurs, où nous venons au nom du gouvernement de l'Empereur, auquel en appartient la haute initiative, décerner à Esquirol un des plus grands honneurs qui puissent être accordés à la mémoire d'un citoyen, sa vie tout entière se présente à notre pensée; nous interrogeons ses travaux, et à l'exemple de ces peuples anciens qui avaient institué aux portes du tombeau un aréopage redoutable prononçant une sentence suprême sur ceux que la mort venait de frapper, nous prononçons sur Esquirol le glorieux jugement des contemporains et de la postérité.

Il ne nous appartient pas à nous, messieurs, dans la position où nous sommes placés, de parler d'Esquirol au point de vue de la science, et de parcourir avec vous, sous ce rapport, ses utiles travaux et ses grands enseignements.

Mais appelés dans ce séjour où gémit une des plus navrantes douleurs de l'humanité, pour y remplir un rôle de charité et pour veiller, au nom du pays et du gouvernement de l'Empereur, à ce que les soins donnés à tant de malheureux le soient avec respect pour leur misère, nous voulons vous rappeler ce qu'a fait Esquirol à cet égard, et la part immense qu'il a prise à ce grand progrès de la raison humaine dans le traitement de l'aliénation mentale.

Pour nous ce sont là les plus véritables titres d'Esquirol à la gloire et à la reconnaissance. C'est que dans ce grand mouvement des esprits qui entraînait notre siècle vers tant d'améliorations morales, et qui a semblé élever le niveau de l'intelligence, il a été, je ne dirai pas le premier, à d'autres en appartient la gloire, mais au moins un des premiers à tendre une main amie à ces pauvres affligés, à leur ouvrir ses bras comme son cœur, à les traiter avec douceur et avec affection, les considérant comme de pauvres déshérités, déchus de leur noble origine, mais qui en conservent l'empreinte, respectables dans leur misère, parce que leur misère est celle de l'humanité.

C'est en vous retraçant cette pensée, messieurs, que vous direz avec nous que ceux-là sont dignes que leurs images soient élevées en triomphe, qui ont, comme Esquirol, exercé une puissante influence sur les opinions de leur temps ; qui, entraînant après eux les esprits, ont contribué à les éclairer, et qui, dévorés de l'amour du bien comme d'une passion, ne se sont arrêtés dans leurs travaux que lorsqu'ils ont vu se réaliser les idées généreuses qui étaient dans leurs cœurs; qu'ils les ont rendues populaires, et que le cri de leur conscience est devenu celui de la conscience publique.

Esquirol (Jean-Étienne-Dominique) était né à Toulouse, le 3 février 1772. Son père occupait dans cette ville une position honorable, et fut élevé en 1787 aux honneurs du capitoulat. Après ses premières études, qui se terminèrent au séminaire de Saint-Sulpice, à Issy, Esquirol retourna à Toulouse, commença alors sa carrière médicale, et fut aide-major au grand hôpital de Lagrave. Plus tard, il reçut une commission d'officier de santé à l'armée des Pyrénées-Orientales, puis il fut admis, en l'an III, comme élève du gouvernement, à l'école de Montpellier. En l'an VI, il y fut deux fois couronné.

En l'an VII il vint à Paris, et c'est là que commence véritablement sa vie de travail, d'étude et de gloire.

Il arrivait à Paris pauvre, pauvre comme l'était Portal, comme l'était Vauquelin, comme l'étaient Pinel, Dupuytren, de cette pauvreté ferme et courageuse qui cherche la science

et qui se contente de pain. Il suivait à la fois la clinique de la Salpêtrière, les cours du Jardin des plantes, ceux de l'École de médecine. Il les suivait avec Bichat, avec Landré-Beauvais, noms célèbres qui, comme le sien, appartiennent à la science.

A la clinique de la Salpêtrière, il était l'élève préféré de Pinel, et ce fut alors que se développa cet entraînement spécial de son intelligence vers le traitement des maladies mentales, auxquelles depuis il se dévoua exclusivement.

Dans une thèse publiée en 1805, où se montrait dès lors toute la profondeur de sa pensée, on voit éclater tous les sentiments généreux, toute la pitié profonde qui allaient devenir l'âme de sa vie et le principe de ses actions. Il sonde avec l'œil du philosophe, aussi bien qu'avec celui du médecin, toutes les profondeurs des plaies qu'il est appelé à soigner. Sans doute il y reconnaît souvent l'influence ou du moins la coexistence d'altérations physiques, sans doute il s'arrête quelquefois dans les efforts de son esprit impuissant à pénétrer les voiles dont la nature s'est enveloppée ; mais enfin il est bien obligé de constater comment toutes les variétés de l'aliénation mentale ont leurs analogies et comme leur type dans quelqu'une des passions humaines. Interrogeant la nature, il se demande quel lien mystérieux unit ainsi nos facultés les plus ardentes, quelquefois même les plus nobles, avec ces égarements analogues de l'intelligence et de la raison.

Et lorsque jetant les regards autour de lui, dans ces asiles où sont recueillies tant de souffrances dont il cherche le secret, il lui faut reconnaître que la dégradation de la démence touche souvent aux plus nobles aspirations de l'âme et de l'intelligence, alors, messieurs, alors il se sent ému d'une immense pitié, alors il s'anime à la pensée de dévouer sa vie à secourir de telles misères ; et dans le malade dégradé, ayant perdu le plus noble attribut de la condition humaine, il ne voit que l'homme, l'homme son semblable, l'homme qui était destiné à toutes les clartés, à toutes les grandeurs de la raison.

Alors il veut se baisser vers ce pauvre aliéné ; il s'approche

de lui avec affection. Il agrandit sa tâche et s'élève à toute la dignité du médecin et de la science, parce qu'il a commencé par relever la dignité du malade.

Ce serait certes une étude curieuse à faire pour le philosophe qui suit dans la marche des siècles les progrès de la raison humaine, que celle des opinions diverses comme des sentiments dont les pauvres aliénés ont été l'objet à différentes époques, et du traitement qu'ils ont dû subir.

En remontant à des temps qui ne sont pas peut-être encore bien loin de nous, nous trouvons les croyances superstitieuses et le mensonge des exorcismes; nous trouvons ces pauvres extatiques qui se croyaient en communication avec Dieu, que l'on brûlait comme des sorciers, et qui, dans leur exaltation, persistaient dans leurs rêveries au milieu même des supplices. La foule aveugle, en présence d'un mal dont les causes étaient mystérieuses, voulait croire à des influences surnaturelles, et là où elle ne retrouvait plus Dieu dans le spectacle de la raison humaine, elle s'obstinait à voir la puissance du démon.

Plus tard on ne crut plus, s'il est vrai que l'on n'y croie pas encore, aux lycanthropes, aux sorts jetés, aux possédés, aux convulsionnaires; mais si l'on ne s'arma plus contre la folie des flammes du bûcher, on traita les pauvres aliénés comme des êtres en dehors de l'humanité, frappés d'une véritable malédiction, objet de terreur et délaissés dans leur dégradation.

Quelques fous étaient dangereux, et plaçant au même niveau les pauvres fous agités, on les renferma dans des cachots, on leur donna des chaînes; on arma leurs gardiens, comme ceux des bêtes féroces, de bâtons et de fouets; un curiosité stupide venait se repaître de la vue de ces malheureux renfermés sous des grilles.

L'humanité gémissait, la raison se révoltait. Jusqu'en 1794, il n'y eut pas, en Europe, d'asile de fous qui n'offrît ce lamentable spectacle.

Quant aux aliénés plus tranquilles, à peine avaient-ils été l'objet de quelques soins : ils erraient librement dans les villes et dans les campagnes, abandonnés à la risée et aux injures,

quelquefois protégés par une opinion superstitieuse qui regardait le pauvre idiot comme la providence de la famille et du foyer.

Peu à peu, avec le progrès des lumières, des améliorations se firent, des établissements spéciaux furent créés. Le roi Louis XVI, promulgant, en 1785, une ordonnance pour la réforme de l'Hôtel-Dieu, fit publier une instruction sur la manière de gouverner les insensés, qui contenait le germe des améliorations que l'humanité réclamait ; et chose remarquable, en même temps qu'il ordonnait la destruction des instruments de la torture qu'il venait d'abolir, ce monarque, qui devait être si cruellement puni de ses bons sentiments et de ses vertus, faisait construire pour les pauvres femmes aliénées les loges de la Salpêtrière.

Mais alors encore les chaînes n'avaient pas disparu. On n'avait rien prévu de ce qui peut adoucir le sort de ces malheureux. Entre autres choses, on n'avait pas songé à leur chauffage; alors on ne soupçonnait pas, dit Esquirol, que les fous pussent avoir froid.

C'est contre un tel état de choses que se révoltait son âme généreuse. C'est, il faut le dire, contre un tel état de choses qu'avant lui se révoltait Pinel, son maître, dont il suivait les traces glorieuses et dont l'exemple allumait en lui la flamme d'une noble émulation. Et l'on aime à voir comment, dans ses livres, Esquirol se plaît à rendre justice à ce génie qui avait jeté tant d'éclat et qui avait éclairé le sien, et comment, se plaçant au second rang dans sa noble modestie, il fait remonter comme à leur source les sentiments généreux dont Pinel lui avait donné la leçon.

En 1810, il remplaçait Pinel à la Salpêtrière. En 1817, il ouvrait un cours sur les maladies mentales, où venait se former, en entendant ses leçons, une brillante colonie de médecins aliénistes, qui n'est pas l'un de ses moindres titres à la reconnaissance de son pays.

Mais ce n'était pas assez pour son esprit ardent d'allumer autour de lui comme un foyer de lumière et un flambeau d'humanité, il voulait combattre le mal partout où il pouvait

s'être perpétué, et il entreprit de visiter les différents établissements d'aliénés existant en France, de rechercher les abus qui pouvaient y exister, de s'éclairer lui-même et d'éclairer son pays, et d'agrandir ainsi son œuvre de protection et de bienfaisance.

Hélas ! malgré des progrès certains, il vit encore plus d'un spectacle affligeant, et il en trace avec amertume le pénible tableau ; mais, disons-le aussitôt, à la gloire de notre époque, les idées généreuses font rapidement leur progrès, et plus tard, en 1838, Esquirol constatait avec joie que partout les pauvres aliénés étaient devenus l'objet de la sollicitude du public et de l'administration ; que partout ils recevaient des soins plus éclairés et plus actifs ; qu'ils étaient mieux logés, mieux vêtus, mieux nourris qu'autrefois ; et il pouvait alors se rendre à lui-même ce témoignage que ses contemporains et la postérité ont consacré.

« J'ai assisté, disait-il, aux premières améliorations apportées au régime et au traitement des aliénés ; j'ai suivi, depuis quarante ans, les progrès de ces améliorations auxquelles je n'ai pas été tout à fait étranger, je les ai secondés de tous mes efforts par mes publications, par mes enseignements, par mes voyages ; j'ai vu mes principes et mes conseils accueillis et appliqués.... L'exemple donné par la France n'a pas été perdu pour le reste de l'Europe, et nous avons vu s'élever partout des établissements destinés à recueillir et à traiter les malheureux atteints de maladies mentales. »

Chose remarquable, messieurs, quand Esquirol descendant en quelque sorte au fond de sa conscience, et avec ce sentiment de ce qu'il avait fait, qui est la récompense de l'homme de bien, se donnait à lui-même ce témoignage, il approchait du terme de son utile existence. C'était en 1838 ; les honneurs ne lui avaient pas manqué, non plus que les nobles travaux. En 1823, il était inspecteur général de l'université ; médecin en chef de Charenton, en 1826 ; membre du conseil de salubrité, en 1828 ; correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, en 1834. La Maison de Charenton avait eu, je puis le dire, ses dernières fatigues comme sa dernière

affection ; et en 1840, après avoir consacré à cet établissement les quatorze dernières années de sa vie, il expirait, maître de sa raison jusqu'au dernier jour, calculant lui-même avec calme la marche de sa maladie, pressentant son issue fatale, adressant à ses amis des paroles de consolation, tendant la main à ceux qui l'entouraient, à Louis, à Leuret, à Moreau, à Calmeil, à Mitivié, à Baillarger, ses élèves et les propagateurs de ses doctrines, et leur murmurant ses derniers adieux.

C'est chose admirable, messieurs, qu'une belle existence bien remplie ! Certes j'aurais eu beaucoup à faire si j'avais voulu, si j'avais pu, au pied de cette noble image, rappeler tout ce qu'il y a eu dans celle d'Esquirol de généreux efforts, de grandes pensées, de travaux infatigables ; et si je vous l'avais montré méditant sur ce grand mystère de l'intelligence humaine, et trouvant quelquefois dans les hallucinations les plus étranges le fil conducteur qui le guide au travers du labyrinthe inextricable où la raison s'est perdue... Je n'ai voulu dire qu'une chose, c'est que par ses études, aussi bien que par les sentiments de son noble cœur, par ses travaux et son dévouement de chaque jour, Esquirol a été un des ouvriers actifs qui ont travaillé à cette grande œuvre, honneur de notre siècle : le concours de la science, avec tous les généreux sentiments, dans le traitement de l'aliénation mentale, élevé désormais à la hauteur d'une entreprise digne des esprits les plus éclairés.

Il est, messieurs, il est, dans l'histoire des nations et dans celle des institutions humaines, de grandes et solennelles époques. Il semble tout à coup qu'une clarté nouvelle se répande, et que la raison et l'esprit humain sortent de certaines ténèbres qui paraissaient les obscurcir. Alors, à l'éclat de ce jour nouveau les idées s'agrandissent et les esprits s'élèvent ; un horizon plus vaste s'offre à la pensée et à l'intelligence. A quelle cause faut-il attribuer une telle révolution ? Est-elle due à quelques hommes qui, sortant de la sphère commune, projettent autour d'eux les lumières de leur intelligence plus vive? Ne sont-ce pas les progrès plus lents de la raison de tous qui, se propageant et rendant populaires des

opinions plus généreuses, exercent eux-mêmes leur influence sur quelques esprits privilégiés, allument le feu de leur génie et les enfantent à leur pays? N'est-il pas plus juste encore de dire que ces deux causes concourent et réagissent l'une sur l'autre, et que si les hommes privilégiés contribuent à éclairer leur pays, eux-mêmes puisent à la source commune les idées généreuses qu'ils proclament et qu'ils propagent en les élevant à toute leur hauteur.

En nous renfermant dans ce qui est aujourd'hui spécialement l'objet de notre attention, ne peut-on pas dire que si des hommes comme Pinel, comme Esquirol, ont puissamment contribué à faire dominer les pensées d'humanité et d'affection dans le traitement de l'aliénation mentale, il est vrai aussi qu'eux-mêmes les avaient puisées à ce foyer commun de sentiments généreux et de lumières qui s'allumait autour d'eux. Leur siècle leur est grandement redevable sans doute, mais eux-mêmes avaient emprunté à leur siècle.

Et, messieurs, constatons ici la trace de ces progrès qui peu à peu élèvent l'homme et le grandissent... Si nous interrogeons l'histoire de cette Maison impériale de Charenton qui nous réunit aujourd'hui, nous voyons qu'à une époque qui remonte au delà d'un siècle, elle avait été fondée par des religieux de l'ordre de Saint-Jean-de-Dieu. Les premiers ils conçurent la pensée pieuse de consacrer leur vie à cette grande douleur de l'humanité ; mais bien que la religion elle-même vînt soutenir leur zèle et qu'elle leur inspirât ces sublimes abnégations qu'elle seule semble pouvoir imposer, cependant combien l'exécution était loin encore de répondre à la grandeur du but ! Combien laissaient à désirer les soins donnés à ces malheureux au nom même de cette religion qui apprend aux hommes qu'ils sont frères !

Nous n'en retracerons pas le triste spectacle, mais les souvenirs sont restés, les ruines subsistent, et l'on peut montrer les traces non encore détruites de ces tristes habitations que l'on appelait des *loges*, où le pauvre insensé, sous l'abri même de la croix sainte, ne trouvait pas un traitement meilleur que celui qu'on donne aux animaux.

Entrons maintenant ; parcourez ces vastes demeures, et vous y verrez le malheur, non pas dans sa désolation, mais, je puis le dire, dans sa dignité. Là, contemplant une des plus grandes misères de l'humanité, vous ne parcourrez pas ces salles, ces longues galeries avec le sourire d'une vaine curiosité qui rit des excentricités de la raison qui s'égare, mais dans le recueillement de la pensée qui médite sur un profond mystère et avec les élans d'une reconnaissance pleine d'émotion.

Grâce à la sollicitude de la science guidée par la charité et de la charité éclairée par la science, l'aspect de ces lieux semble perdre jusqu'à sa tristesse. D'un côté, sont les travaux actifs qui calment l'esprit en le détournant de son attention sur lui-même ; d'un autre, les délassements de l'étude et de la lecture offrent les trésors de l'intelligence à ces pauvres insensés qui peuvent encore être réchauffés par un rayon du génie. Plus loin sont les jeux qui trompent une attention malade, où le malheureux, donnant à son intelligence une occupation qui la fixe, se guérit de ses abstractions chimériques par les combinaisons savantes de calculs qui le dominent.

Les arts aussi entrent dans cette enceinte. Le dessin et la peinture y trouvent leur place. La musique vient y verser ce calme qu'elle répand sur les orages du cœur, et la vue d'un pauvre insensé subissant malgré lui l'empire de l'harmonie rappelle la harpe de David qui calmait les fureurs.

Charenton a aussi ses fêtes. Il a ses promenades au dehors, au milieu des champs et des bois, et le malheureux qui, sur sa route, a cueilli des rameaux et des fleurs, subit l'influence de cette nature sublime qui éveille la raison par le grand spectacle de l'ordre et de la majesté dans l'univers.

Charenton, enfin, a ses réunions du monde, son salon du dimanche, où l'intelligence qui commence à renaître essaye en quelque sorte ses forces, se rassure et s'affermit.

Au milieu de ces tableaux, je n'oublierai pas, messieurs, je ne saurais oublier la place qui a été donnée à la religion dans cette enceinte où l'on a tant besoin de se rappeler et la bonté

de Dieu et les mystères dont il s'enveloppe ; et lorsque, entrant dans cette chapelle où l'insensé se met à genoux comme terrassé par une pensée qui le dompte, j'élève les yeux vers les images touchantes dont on a décoré ce temple, et que j'y vois au plus haut de la voûte cette longue suite de figures calmes et solennelles qui semblent aspirer au ciel et marcher silencieusement vers une autre et sublime demeure, lorsque je vois à leurs pieds ces saintes filles en prière, il me semble entendre retentir ces paroles versées comme une immense consolation : *Bienheureux ! bienheureux sont les pauvres d'esprit !*

Oh ! messieurs, pardonnez-moi de me laisser entraîner à peindre ce tableau ; mais en présence de si grandes douleurs, oppressé en quelque sorte par le sentiment pénible qu'elles laissent au fond de l'âme, j'ai besoin de penser, j'ai besoin de redire qu'ici ces grandes douleurs trouvent tout ce qu'elles peuvent recevoir de soins touchants et de nobles soulagements.

Elles les reçoivent sous l'influence d'un directeur, homme de cœur et de dévouement, qui apporte ici le fruit d'une longue expérience, qui veut y renfermer toute son existence, et qui comprend toute la grandeur de la tâche qu'il s'est imposée. Elles les reçoivent, grâce à la sollicitude d'un corps médical éclairé, à la tête duquel se place un de ces hommes éminents dont les savantes études vont chercher comme dans les profondeurs de la nature tous les secrets de la médecine aliéniste, digne élève, digne continuateur de celui que nous célébrons.

Honneur donc, honneur à ceux qui, comme Pinel, comme Esquirol, ont marché si noblement dans cette route, qui l'ont frayée pour l'avenir, et qui ont si bien mérité ce grand hommage que nous leur rendons aujourd'hui !

Honneur aussi, honneur aux gouvernements qui se sont associés à ces hautes pensées, qui n'ont pas même attendu le signal, qui l'ont donné les premiers. A celui de l'Empereur, qui a voulu non pas devancer, mais proclamer le témoignage de la postérité, et décerner comme de sa main la couronne qui se pose sur cette tête.

Nous vous avons parlé des ruines de ce vieux Charenton dont le souvenir afflige encore le cœur, et vous êtes ici au milieu d'un Charenton nouveau, vaste et digne monument élevé par les finances de l'Etat.

Il reste encore inachevé ; des plans largement conçus attendent leur entier accomplissement. Mais, nous le savons, messieurs, la haute pensée de l'Empereur, à laquelle rien n'échappe de tout ce qui est vraiment grand et utile, et qui veut que le pays soit doté de toutes les nobles institutions, s'est portée aussi sur cet asile. Il veut toutes les grandes œuvres, et Charenton ne restera pas inachevé.

Il sait que cet établissement n'est pas seulement utile par les soins donnés à cinq cents malheureux, qu'il est encore comme le type et le modèle où l'on vient puiser de nobles exemples et de hautes instructions ; que le bien qui se fait ici rayonne non-seulement dans toute la France, mais encore chez les étrangers. Il veut et voudra ici, comme il a fait ailleurs, déblayer de vieilles ruines pour élever un monument de plus à sa gloire.

Ainsi, messieurs, sera complétée la pensée qui animait l'homme de bien que nous célébrons ici, et son image respectée assistera du haut de ce monument à l'achèvement de l'édifice qu'il avait commencé, à cette autre inauguration que préparaient les travaux de sa vie glorieuse.

DISCOURS DE M. DE FONTANES.

Mesdames et Messieurs,

Dans le discours que vous venez d'entendre, l'honorable président de la commission consultative s'est rendu le fidèle interprète des sentiments qui animent l'administration de cet établissement. En essayant, après lui, de retracer cette vie d'Esquirol, si féconde en enseignements et en bienfaits, je ne pourrais qu'affaiblir l'effet de sa parole éloquente. Je n'entre-

prendrai donc pas une pareille tâche ; mais, comme directeur de la Maison impériale, où les traditions et les souvenirs d'Esquirol sont vivants, où tout est encore plein de lui, j'ai à cœur de déclarer devant cette assemblée que je m'associe entièrement aux témoignages de sympathie et de vénération et à l'hommage solennel que reçoit aujourd'hui sa mémoire.

Après cette déclaration, qui était pour moi un besoin du cœur et un devoir de conscience, je cède la parole à l'un des élèves favoris d'Esquirol, qui est aujourd'hui le digne continuateur de ses œuvres et de ses doctrines dans cet établissement ; je cède, dis-je, la parole à l'honorable docteur Calmeil, l'un des hommes auxquels revient, en quelque sorte de droit, l'honneur de vous peindre Esquirol comme savant et comme médecin, et de vous dire pourquoi son nom est et sera toujours cher aux vrais amis de la science appliquée à l'humanité.

DISCOURS DE M. LE DOCTEUR CALMEIL.

Messieurs,

Un moraliste dont on invoque souvent l'autorité a dit, en cherchant à qualifier l'homme et sa double nature, que c'était une intelligence servie par des organes. Personne ne conteste la profondeur d'une pareille définition. Mais, aussitôt qu'on y regarde de près, on s'aperçoit tout de suite que les instruments dont le concours harmonieux est nécessaire à la manifestation de nos facultés intellectuelles et morales, sont composés d'éléments aussi déliés que fragiles, et que nos frêles organismes ont à lutter sans cesse contre une foule d'influences dont l'intelligence doit redouter le contre-coup. La connaissance de ces vérités nous conduit très vite à admettre que les maladies mentales doivent être aussi anciennes que l'humanité ; que la folie doit être contemporaine de la raison. On nous dira peut-être que dans l'enfance des sociétés, l'action, le concours des causes physiques et morales qui peu-

vent agir sur le cerveau, sur l'entendement, pour déranger l'harmonie de leurs fonctions, doivent être moins diversifiés et moins actifs que dans les périodes d'une civilisation avancée. Nous convenons que les sociétés primitives sont à peu près affranchies des tribulations qu'enfantent les luttes, les rivalités ambitieuses, les raffinements de la sensualité et du luxe ; qu'elles n'ont point à redouter les effets de cette exaltation qui féconde les travaux de l'esprit et de l'imagination ; mais de tout temps et partout l'espèce humaine est exposée aux coups, aux violences qui produisent l'idiotisme ; aux inflammations qui excitent le délire. Jamais l'homme n'échappe complétement aux passions du cœur, aux tortures de la jalousie ; partout et à chaque instant il peut être atteint dans ses affections les plus légitimes et les plus chères : est-il donc étonnant que cet être privilégié sous tant de rapports finisse par broncher quelquefois, et par perdre le plus noble de ses attributs ?

A une époque très éloignée de nous, le dérangement de l'intelligence fut considéré comme un événement tellement étrange, qu'on n'hésita pas à l'attribuer tantôt à la vengeance des dieux, tantôt à l'action des mauvais génies. La folie était rangée parmi les maladies surnaturelles, n'atteignant que l'esprit et nullement le corps. La raison ne parvint que difficilement à faire justice de ces croyances, de ces doctrines erronées. Esquirol, dont l'autorité scientifique devait bientôt faire loi, eut le mérite de sentir et de professer dès le début de sa carrière, qu'il n'était pas possible de séparer les maladies mentales du domaine de la médecine physiologique et positive.

Quand on remonte dans le passé, pour se rendre compte de la manière dont la science de l'aliénation mentale parvint à se constituer, on constate tout de suite qu'elle procéda, comme la plupart des autres sciences, en recueillant et en mettant en regard un certain nombre de faits particuliers, dont on devait tirer plus tard d'importantes vérités.

Ce furent des historiens, des moralistes, des poëtes, à défaut de savants, qui s'appliquèrent d'abord à tracer les premières ébauches de la folie et des hallucinations.

Longtemps avant la chute de Troie, on consigna un fait d'aliénation qui contient des enseignements d'une grande importance. Suivant des traditions qui remontent à plus de quinze siècles du commencement de l'ère chrétienne, les trois filles de Prœtus, roi d'Argos, tombèrent simultanément dans le délire mélancolique ; ces jeunes princesses étaient affectées de la lèpre. Dans les égarements de leur transport, elles s'imaginèrent qu'elles avaient été changées en génisses. Bientôt elles abandonnèrent leur demeure pour s'aller cacher dans les forêts, qu'elles firent retentir de leurs mugissements. Leur folie devint contagieuse pour les personnes de leur sexe, et beaucoup de femmes se sauvèrent d'Argos pour aller s'établir à moitié nues dans des solitudes désertes. On dut recourir à l'emploi de la force pour ramener toutes ces infortunées à Sycione, où elles furent soumises à l'isolement, traitées par l'ellébore, soumises à l'usage du bain, à des pratiques mystiques; à la longue, un certain nombre de ces mélancoliques fut rendu à la santé et à la raison.

Neuf cent quarante-six ans plus tard, Nabuchodonosor II offrit aux peuples d'alors un autre exemple fameux de zoanthropie.

Les cités grecques furent vivement impressionnées par la nature du délire d'Oreste. A peine ce personnage avait-il vu ses mains couvertes du sang d'Égyste, du sang de sa propre mère, qu'il se sentit en proie aux tourments du remords. Lorsqu'il se vit traqué, pourchassé par le peuple, il trembla pour ses jours et perdit la raison. Tout le monde connaît la peinture des hallucinations qui le portaient à croire qu'il était poursuivi par des spectres infernaux, qu'il allait être mis en pièces par d'affreux reptiles. Ses terreurs, ses cris d'effroi, ses élans de fureur n'ont point été inventés pour produire de grands effets scéniques ; des tableaux tout aussi douloureux se reproduisent fréquemment encore dans l'ombre de nos asiles d'aliénés. Oreste fut conduit et maintenu dans un milieu tranquille ; on le contraignit à prendre une nourriture régulière ; on le purifia par des bains fréquents et prolongés : les symptômes de son affection mélancolique finirent par dispa-

raître, mais au dire de Pausanias, ce ne fut qu'après un temps fort long.

On doit inférer des citations précédentes que la forme mélancolique du délire, que les hallucinations, ont été connues de bonne heure; que les tendances héréditaires ou contagieuses de la folie ne sont rien moins que nouvelles ; qu'on s'est appliqué dès le principe à isoler les aliénés, et à les soumettre à toutes les combinaisons d'un traitement moral et physique persévérant.

La réunion de deux conditions essentielles demandait à être réalisée, pour que la science des maladies mentales pût s'élever à un certain degré de hauteur, acquérir un commencement d'importance théorique et pratique. Il était d'abord nécessaire qu'il se formât des médecins instruits et zélés, pour embrasser avec chaleur un cadre d'études aussi difficiles, aussi ardues que le sont les recherches qui s'appliquent à la folie. Il fallait ensuite que ces médecins pussent se placer dans des milieux tels, qu'il leur fût permis d'observer le tableau de l'aliénation mentale en grand. On ne peut pas douter que ces deux conditions n'aient fini par se trouver associées. L'histoire de la médecine a consacré les noms des hommes qui eurent le courage de faire les premiers efforts pour déchiffrer l'énigme des maladies intellectuelles, les premières tentatives pour lutter contre les emportements de la fureur, ou pour prévenir les desseins funestes des mélancoliques qui cherchaient à se tuer ; mais nous en sommes encore à nous demander si ce fut dans les prisons ou dans des hôpitaux qu'ils vinrent à bout de recueillir et de rassembler les notions précieuses qu'ils nous ont transmises sur les maladies de l'intellect.

Il est certain, toutefois, que ces natures d'élite n'auraient jamais pu s'élever à un si haut degré d'instruction, si elles ne se fussent pas trouvées placées de manière à pouvoir observer journellement, et sous toutes leurs faces, les différentes manifestations du délire et des principaux types de l'aliénation mentale.

Dès le règne de Domitien, Arétée s'exerça à peindre les

symptômes de la manie et de la mélancolie, à faire ressortir les caractères qui différencient ces deux types morbides l'un de l'autre. Déjà, il signale les causes morales qui sont le plus susceptibles de porter le désordre et le trouble dans les fonctions de l'entendement ; il représente les maniaques courant avec précipitation et sans but devant eux ; criant, vociférant, se livrant malgré eux à la fureur de leurs emportements. Il n'ignore point que leurs sens sont fascinés par d'incessantes illusions ; qu'ils sont exposés à prendre les bruits vagues et confus de l'air pour des sons d'instruments ; que leur sommeil est troublé par des visions fantastiques, qu'ils en viennent souvent à compromettre leur sûreté et leur existence.

Il représente les mélancoliques comme des malades dont le délire est limité, mais des plus variables dans son mode d'expression. Ce sont, dit-il, des êtres consternés, craintifs, en proie à la défiance, tourmentés par les fantômes de la peur, par la crainte du poison, et convoitant presque toujours la mort. La manière dont il dépeint ensuite leur teint hâve, leurs traits et leurs membres décharnés, les conditions misérables de leur pouls et de leur circulation, atteste qu'il avait dû examiner un grand nombre de mélancoliques avec un soin particulier.

Sous le règne de Trajan, Soranus fit preuve d'une portée, d'une supériorité exceptionnelles, en abordant l'étude des affections mentales et nerveuses. Il s'appliqua à séparer les symptômes caractéristiques du délire inflammatoire qualifié de frénésie d'avec ceux de la manie. Il traça d'une main habile le parallèle de ces deux types morbides, et exprima le vœu qu'ils ne fussent plus dorénavant confondus.

Mais le titre principal de Soranus à la gloire et à notre reconnaissance, c'est d'avoir posé les bases, établi nettement les principes du traitement physique et moral de la folie ; et d'y avoir procédé d'une manière si habile et si heureuse, qu'on n'a souvent rien de mieux à faire aujourd'hui encore que de se conformer aux préceptes qu'il a tracés.

Loin d'avancer, les connaissances humaines et les sciences d'observation suivirent presque toujours une marche rétro-

grade pendant la longue et ténébreuse période du moyen âge. Sans doute les plagiaires arabes eurent le mérite de préserver d'une ruine totale les notions relatives à l'aliénation mentale, mais ils ne fournirent aucune production originale, et eurent le tort de mutiler souvent, dans le but de se les approprier, les beaux travaux de leurs devanciers.

On constate, en dépouillant les archives des cloîtres, que le délire triste, que la folie morale, régnèrent souvent vers le milieu du moyen âge dans les maisons consacrées à la prière et à la pénitence. Un certain nombre de religieux tombaient dans le découragement, dans le dépit, puis dans le désespoir, et après avoir commencé par lutter contre le dégoût de la vie, ils finissaient, tantôt par se laisser mourir de faim, tantôt par se noyer dans les bassins ou dans les citernes. Ces accidents furent comme les préludes des calamités qui devaient affliger bientôt la plupart des contrées d'Europe.

Pendant le xve siècle, on vit surgir à Berne, à Cologne, à Lausanne, partout, sur les bords du Rhin, un type désolant de mélancolie. Des malheureux qui avaient perdu l'usage de la raison s'accusaient publiquement de rendre un culte au dieu du mal, de commettre des homicides, d'enlever chaque nuit des enfants pour les dévorer; d'exciter des tempêtes, d'empoisonner les sources et les troupeaux. On ne révoqua point en doute la vérité de pareils récits; on évoqua, pour les confirmer, les traditions mythologiques des anciennes stryges, des anciennes lamies qui s'étaient repues, disait-on, de chair humaine, et l'on ne balança pas à vouer une foule de ces infortunés à l'exécration publique et aux flammes.

La folie affecta la forme d'une véritable maladie sociale pendant la plus grande partie des xvie et xviie siècles. Cette croyance que les démons peuvent s'incarner dans les organismes vivants, et y soulever à volonté des perturbations extraordinaires, avait cours dans toutes les classes, dans tous les rangs de la société. On était également persuadé, dans tous les hameaux, que l'incarnation des démons pouvait changer les instincts des possédés, leur inspirer des appétits sanguinaires, leur faire adopter les habitudes sauvages des loups.

Sous l'instigation de ces théories, le délire de la possession, le délire de la lycanthropie s'allumèrent de tous côtés avec la violence d'un incendie. En France, en Italie, en Allemagne, les couvents de filles, les maisons d'orphelins, les maisons destinées à l'éducation de la jeunesse, les villages qui confinaient à la plupart de ces établissements se trouvèrent encombrés de convulsionnaires et de prétendus possédés. Dans certaines contrées de montagnes on n'osait plus sortir le soir dans la crainte d'avoir à repousser les attaques des lycanthropes. Personne n'ignore que la lycanthropie, que la folie démoniaque, avec ou sans convulsions, furent taxées alors de crimes de lèse-majesté divine, et punies du dernier supplice. Les populations d'autrefois avaient donc fréquemment sous les yeux et le tableau des deux formes d'aliénation les plus terribles, et le spectacle des bûchers sur lesquels on forçait une foule d'infortunés mélancoliques à expirer. La lecture des ouvrages de Bodin, de Boguet, de Delancre est continuellement attristée par le récit, par la peinture de ces sanglantes exécutions.

Cependant les efforts que n'hésitèrent pas à faire quelques hommes courageux, tels que Wier, Ponzinibius, Alciat, pour défendre la cause des convulsionnaires et des démoniaques, tournèrent au profit des études médicales. Bientôt on analysa avec plus de soin qu'on ne l'avait fait jusque-là les causes morales de la folie, les hallucinations des différents sens, le mécanisme des convulsions, toutes les conceptions délirantes, toutes les déterminations des mélancoliques ; et l'on resta convaincu que des dérangements fonctionnels avaient dû produire la plupart des effets qu'on avait été conduit à mettre sur le compte des esprits déchus. Une fois qu'on fut rentré dans la voie des études anatomiques et physiologiques, la science de l'aliénation mentale fit des progrès rapides. C'est alors qu'on vit éclore les travaux de Plater, de Charles Lepois, de Sylvius de Leboë, suivis bientôt des travaux plus importants de Thomas Willis, de Théophile Bonet, de Morgagni et de quelques autres écrivains de la même école dont je regrette de ne pouvoir vous donner ici un aperçu.

Au demeurant, dès les premières années du XVIII[e] siècle, la science se trouvait en mesure de soigner avec habileté toutes les formes de délire, toutes les nuances de l'aliénation mentale; mais il eût fallu, pour assurer le succès d'une pareille entreprise, que les aliénés se trouvassent réunis dans des milieux, dans des hospices appropriés aux exigences de leur maladie; or jusque-là les gouvernements et les administrations n'avaient point consenti à s'imposer les sacrifices que nécessitait la fondation de pareils établissements.

Depuis qu'on avait cessé d'immoler les énergumènes, et quelques autres types de mélancoliques, on avait été souvent forcé, dans l'intérêt de l'ordre, de la sûreté publics, de prendre des mesures pour empêcher les maniaques, les aliénés agités ou furieux de vaguer dans les cités et de s'y rendre nuisibles. Mais comme rien n'était préparé pour les abriter, pour les loger d'une manière convenable, on s'était trouvé dans la nécessité de les enfermer dans les couvents, dans les hospices, dans les hôpitaux, et souvent même on avait été réduit à les claquemurer dans les prisons où ils étaient confondus avec les criminels, battus par les geôliers, chargés de fers aussitôt qu'ils se montraient déraisonnables ou récalcitrants à la discipline. Il existait bien à l'étranger quelques maisons de fous. En France on avait réuni un certain nombre d'aliénés à Charenton, à Bicêtre, à la Salpêtrière ; on avait institué pour le traitement des affections mentales un certain nombre de lits ou de loges, soit à l'Hôtel-Dieu de Paris, soit à l'Hôtel-Dieu de Lyon, soit à l'hôpital général de Rouen ; mais ces pitoyables ressources n'étaient point à la hauteur d'une civilisation qui devait bientôt pousser notre nation dans une voie de grandeur jusque-là sans égale.

Le second tiers du XVIII[e] siècle ne touchait pas encore à sa fin qu'on pouvait déjà constater un mouvement de fermentation remarquable dans toutes les idées philanthropiques.

En 1786 parut à Paris le *Code de l'hôpital général,* réglementant tout ce qui concerne l'emploi des ressources et des secours publics, tout ce qui concerne l'affectation spéciale des différents hôpitaux. Howard, après avoir parcouru les

lazarets et les prisons d'Europe, et en avoir constaté les conditions épouvantables, avait refusé la statue qu'on avait voulu lui ériger de son vivant, mais il n'en avait conservé que plus d'indépendance, que plus d'autorité pour faire entendre, dans ses écrits, qui ne devaient pas tarder à voir le jour, des paroles capables d'impressionner vivement les agents de tous les gouvernements. En 1788, l'imprimerie du roi publia les beaux mémoires de Ténon, relatifs aux hôpitaux ; il devenait de plus en plus évident qu'une grande émancipation se préparait partout en faveur des classes qui se trouvaient éprouvées par la pauvreté, la souffrance et le malheur. Il n'était plus possible que la condition des aliénés continuât à rester ce qu'elle avait été jusque-là.

L'an II de la république, Pinel fut envoyé en qualité de médecin en chef à Bicêtre. A peine y fut-il arrivé qu'il eut hâte de faire tomber les chaînes qui chargeaient les membres des aliénés, en même temps qu'il esquissait les pages mémorables qui devaient achever de rendre son nom immortel. En 1797, le Directoire exécutif fit supprimer à l'Hôtel-Dieu les salles destinées au traitement de l'aliénation, stipulant que tous les aliénés de la capitale devraient être réunis et soignés dorénavant à Charenton, à Bicêtre, à la Salpêtrière.

Bientôt Pinel dut quitter Bicêtre pour se rendre à la Salpêtrière, et y propager ses vues de réforme. Royer-Collard, dont la mémoire nous est chère, ne tarda pas à être placé à la tête du service médical de Charenton, et ne resta point au-dessous du rôle important dont il se trouvait investi ; cependant les améliorations s'accomplissaient péniblement et avec lenteur.

Ici, messieurs, nous voyons poindre à l'horizon de la science le savant éminent, l'homme de dévouement et de cœur dont M. Toussaint, de regrettable mémoire, a fait revivre les traits sous ce bronze. Dès ses premiers pas dans la carrière médicale, Esquirol s'était senti attiré vers l'étude des maladies mentales, comme si une révélation secrète lui eût fait pressentir l'éclat qu'il répandrait plus tard sur cette branche de nos connaissances. Disciple fervent de Pinel dont il suivait

assidûment la pratique, et qui ne tarda pas à l'honorer de son amitié, il se trouvait mieux placé que tout autre pour apprécier ce qui restait à faire, ce qu'on pouvait de nouveau entreprendre pour le soulagement des aliénés. Alors, son âme généreuse s'échauffant au feu sacré de la jeunesse, au spectacle de la souffrance, il arrêta au fond de sa pensée les résolutions les plus nobles, les vues les plus larges et les mieux combinées.

Ainsi qu'on vient de le voir, Paris et ses environs avaient le privilége de posséder des établissements où les aliénés pauvres pouvaient être recueillis et protégés, où l'on enseignait à les traiter avec humanité, à les conduire, à les diriger avec égards et douceur ; où l'on mettait tout en œuvre pour les guérir, pour les mettre à même de rentrer promptement dans le cercle de leur parenté. Il n'en était pas ainsi, il en était tout autrement dans la plupart de nos départements, dans les principales cités d'Europe. Dans une foule de pays, de localités, les aliénés des deux sexes étaient encore oubliés, perdus de vue, traités avec dureté, et relégués tout au moins dans des cabanons, où les maladies et la mort les moissonnaient chaque hiver en grand nombre.

Esquirol, s'insurgeant contre ce reste de barbarie, prit à cœur de tirer les aliénés des réduits, des cachots, des espèces de casemates où l'on trouvait tout simple de les attacher avec des menottes et des chaînes, et où ils supportaient avec peine le poids de leur misérable existence. Ténon avait mis à profit les libéralités de son gouvernement pour étudier les conditions des hôpitaux ordinaires; Esquirol entreprit de visiter à ses frais toutes les localités, tous les milieux où il pouvait espérer de rencontrer des aliénés, de trouver des infortunes à secourir et à signaler. On le vit alors déployer une activité sans égale, combiner tous ses efforts pour rassembler des croquis, des plans, des notes critiques; et il n'eut plus de cesse qu'il eût réussi à échauffer le zèle des grandes administrations, à convaincre la société et les gouvernements de l'obligation où ils se trouvaient de procéder sans retard à la fondation d'un certain nombre d'asiles d'aliénés. Chacun de vous, messieurs, a gardé le souvenir des paroles éloquentes

qui s'échappaient de sa plume, lorsqu'il avait l'espoir d'inculquer aux autres les sentiments et les vues dont il était animé. En 1818, il faisait entendre au ministre qui protége cet établissement, le langage que je vais reproduire :

« Howard se proposa d'adoucir le sort des misérables qui » s'étaient déclarés les ennemis de leurs semblables et de » l'ordre social ; plus heureux que lui dans l'objet de mes » recherches, j'ai pénétré dans l'asile du malheur où gémit » souvent la vertu. J'ai parcouru toutes les villes de France » pour visiter les établissements où sont renfermés les aliénés.

» Chacun peut s'assurer qu'il n'attirera pas sur lui la vin» dicte des lois ; quel est celui qui peut se promettre qu'il ne » sera pas frappé d'une maladie qui marque ses victimes dans » tous les âges de la vie, dans tous les rangs, dans toutes les » conditions ?

» Ceux pour qui je réclame sont les membres les plus in» téressants de la société, presque toujours les victimes des » préjugés, de l'injustice et de l'ingratitude de leurs sem» blables. Ce sont des pères de famille, des épouses fidèles, » des négociants intègres, des artistes habiles, des guerriers » chers à la patrie, des savants distingués. Ce sont des âmes » ardentes, fières et sensibles, et cependant ces infortunés, » qui éprouvent la plus redoutable des misères humaines, » sont plus maltraités que des criminels, et réduits à une » condition pire que celle des animaux.

» Je les ai vus nus, couverts de haillons, n'ayant que la » paille pour se garantir de la froide humidité du pavé sur » lequel ils sont étendus. Je les ai vus grossièrement nourris, » privés d'air pour respirer, d'eau pour étancher leur soif, et » des premiers besoins de la vie. Je les ai vus livrés à de vé» ritables geôliers, abandonnés à leur brutale surveillance. » Je les ai vus dans des réduits étroits, sales, infects, sans lu» mière, enchaînés dans des antres où l'on craindrait de ren» fermer les bêtes féroces que le luxe des gouvernements » entretient à grands frais dans les capitales. Voilà ce que j'ai » vu presque partout en France ; voilà comme sont traités » les aliénés presque partout en Europe. »

Un jour peut-être, les personnes qui n'auront pas été à même d'assister au mouvement des idées, à l'accomplissement des faits, se sentiront portées à supposer qu'une partie des détails que je viens de faire passer sous vos yeux a été chargée à dessein. Il n'en est rien pourtant. Et plusieurs d'entre vous ont été témoins des souffrances dont Esquirol a tracé le tableau dans l'espoir de les faire à jamais disparaître. Je m'empare de vos témoignages pour protester dès aujourd'hui contre des suppositions qui tendraient à porter atteinte à la gloire de notre maître, et à diminuer ses titres à la reconnaissance de l'humanité. Qu'on se donne la peine, à l'heure qu'il est, de visiter nos asiles départementaux ; de visiter ce qui s'est fait chez nos voisins d'outre-mer; de parcourir les principales villes d'Allemagne et d'Italie; de comparer la manière dont les aliénés sont partout soignés et traités avec la manière dont ils étaient brusqués, humiliés et vilipendés partout anciennement, et l'on se sentira pénétré d'une profonde vénération pour le médecin bienfaisant et modeste qui a imprimé le mouvement à une pareille réforme.

Esquirol avait senti de bonne heure la nécessité de former une pépinière d'élèves instruits et capables pour seconder le succès de ses efforts et de ses vues; il attachait une grande importance à initier à ses procédés d'administration et de traitement un certain nombre de médecins jeunes, actifs, désintéressés, sur lesquels il pourrait compter pour propager et maintenir partout les bonnes traditions et les saines doctrines. Pour réaliser ce double avantage, il s'empressa, aussitôt qu'il se vit suffisamment affermi dans le champ du service de la Salpêtrière, dont il était devenu à son tour médecin, d'ouvrir un cours de maladies mentales et d'y établir un véritable enseignement clinique et pratique. Les leçons d'Esquirol attirèrent un nombreux concours d'élèves ; elles furent suivies par des étrangers de distinction, par des savants connus déjà par des publications qui avaient eu du retentissement. Plusieurs de ceux qui m'écoutent aujourd'hui, jeunes alors, pleins de confiance dans un avenir qui n'a point trahi leurs espérances, ont pu garder comme moi le souvenir de ces cau-

series simples, presque intimes et familières, toujours pleines d'intérêt, où les questions qui concernent l'hérédité, l'influence des causes physiques ou morales sur la manifestation de la folie, l'influence des différentes médications sur le mode de terminaison de cette maladie, étaient soumises tour à tour à une analyse fine, minutieuse, mais toujours positive et justifiée par l'observation. L'ère de l'anatomie pathologique venait de se rouvrir d'une manière brillante ; les premiers et magnifiques travaux de Gall sur la structure des grands centres nerveux commençaient à se répandre dans notre pays. Esquirol ne négligea rien aussi pour faire ressortir l'importance du diagnostic anatomique et des recherches nécroscopiques ; on peut donc dire avec justesse que son enseignement embrassait la science de l'aliénation sous toutes ses faces.

Les leçons d'Esquirol se terminaient chaque année par la distribution d'un prix qu'on tenait à honneur de remporter, et qui était adjugé au meilleur mémoire sur les maladies nerveuses ou mentales. Cette fondation contribuait à entretenir une louable émulation parmi les élèves des hôpitaux, et à appeler l'attention des médecins sur les travaux qui avaient eu le mérite d'être couronnés.

De l'école fondée par Esquirol, on vit sortir successivement une foule d'élèves distingués, tels que Mitivié, Georget, Falret, F. Voisin, Trélat, Lélut, Delaye, Pinel-Granchamp, Archambault, Chambert, Desmaisons et beaucoup d'autres. Esquirol puisa dans cette savante réserve toutes les fois qu'il fut question d'assurer le service des nouveaux asiles. C'est sous son influence et à sa demande que MM. Foville, Rech, Delaye, Guillemain, Bouchet, Chambeyron, Payen, furent placés à Rouen, à Montpellier, à Toulouse, à Saint-Dizier, à Nantes, à Rennes, à Orléans. La plupart des médecins qui dirigent aujourd'hui nos grands asiles d'aliénés, s'honorent d'avoir appartenu à l'école d'Esquirol.

Esquirol était parvenu, tout en vaquant à ses nombreux travaux, à se ménager du temps pour composer les articles pleins d'originalité qui ont été réunis depuis en un seul corps d'ouvrage, mais qui furent insérés d'abord dans le grand

Dictionnaire des sciences médicales, où il avait pour collaborateurs les Pinel, les Percy, les Hallé, les Dupuytren, et toutes les autres notabilités médicales de l'époque. Les écrits d'Esquirol sont tellement connus et répandus, qu'il nous suffit d'en avoir rappelé le souvenir. On remarque parmi tant de pages brillamment écrites, le paragraphe qui concerne la manie, la description de la démence, la classification des monomanies, la peinture des hallucinations, et le fameux mémoire relatif à la monomanie homicide, qui donna tant à réfléchir aux classes instruites de la société et à notre savante magistrature.

Esquirol consacra ses soins aux femmes de la Salpêtrière depuis 1810 jusqu'à la mort de Royer-Collard, époque où il fut nommé médecin en chef de Charenton, et remplacé dans son ancien sacerdoce par son ami Pariset, que de rares talents rendaient digne d'une pareille marque de confiance, et qui fut remplacé lui-même à Bicêtre par Ferrus, dont la science déplore la perte récente et irréparable.

Pendant quinze ans, Esquirol fut à Charenton ce qu'il avait été toujours et partout, c'est-à-dire bon, prévenant, indulgent et dévoué auprès des malades, plein d'égards, mais digne dans ses rapports avec les familles de ceux qui lui étaient confiés. Jamais maître ne se montra plus jaloux de protéger, de produire ceux de ses élèves qui avaient eu le bonheur de se créer des titres à son estime et à son affection. Autrefois il avait accueilli chez lui Mitivié, Georget, Falret, Leuret ; ici il eut souvent recours à des biais délicats pour procurer à ses jeunes collaborateurs les livres, les instruments de travail qu'un défaut de fortune, dissimulé avec trop de fierté peut-être, ne leur eût jamais permis d'acquérir.

Sur ce nouveau théâtre, il fit recueillir un grand nombre d'observations intéressantes, et mouler beaucoup de crânes d'aliénés ; il étudia des plans pour la réédification des bâtiments de Charenton, et publia un historique piquant sur le passé de ce bel établissement. Il forma Baillarger et Moreau, encouragea les premières publications, prépara la carrière du professeur Trousseau, dont il avait deviné les prochains

succès, et qui brille aujourd'hui parmi les lumières de la Faculté et des hôpitaux de Paris.

Pendant les dernières années de ses fonctions, il conçut dans sa pensée la formation d'une bibliothèque moitié philosophique, moitié médicale, qui fut fondée et réalisée plus tard au moyen d'un legs de 10,000 francs qu'il avait fait dans ce but à l'administration : cette précieuse bibliothèque est devenue une source inépuisable d'instruction pour nos jeunes internes, dont le zèle et l'abnégation nous sont chaque jour d'un si grand secours auprès des malades.

Esquirol était membre de l'Académie impériale de médecine, membre du Conseil de salubrité, membre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques. Créé inspecteur de l'Université en 1822, il remplit cet emploi difficile jusqu'en 1830. Pendant qu'il était attaché à ces fonctions délicates, il eut le bonheur de faire réintégrer dans sa chaire un savant professeur de Montpellier, que n'avaient pu protéger ni la portée si remarquable de ses premiers écrits, ni l'éclat original de son enseignement.

MM. les présidents et MM. les membres de la commission consultative, MM. les directeurs de Charenton ont prouvé par leur initiative, par la constance de leurs efforts, combien ils attachaient d'importance et de prix à l'érection, à l'achèvement de la statue d'Esquirol ; il était juste que ce pieux monument fût confié à leur sauvegarde.

Si ces formes de métal pouvaient s'animer et parler, elles feraient entendre des paroles empreintes de générosité. Elles diraient au savant aliéniste qui préside cette assemblée : A deux pas d'ici il y a des aliénés qui souffrent, qui attendent les constructions qui doivent les abriter. Ils font partie de la grande famille que je protégeais, que vous avez adoptée à votre tour ; ils comptent sur votre sollicitude. Votre nation est toujours grande et généreuse ; qu'elle daigne leur accorder la plus simple obole de sa munificence, et ils n'auront plus à souffrir.

DISCOURS DE M. LE DOCTEUR BAILLARGER.

Messieurs,

L'Académie de médecine, dont Esquirol était l'un des membres les plus éminents, a déjà rendu à la mémoire de ce médecin célèbre un hommage dont sa famille, ses amis et ses nombreux élèves sont justement fiers.

Jamais Pariset n'a été plus éloquent que le jour où il eut, comme il le dit, le douloureux honneur de prononcer l'éloge de celui qu'il appelait son cher Esquirol (1).

Ceux d'entre vous, messieurs, qui ont entendu cet éloge n'en ont point oublié le touchant exorde inspiré par le cœur, et qui produisit tout d'abord une émotion si vive, que la voix de l'orateur fut aussitôt couverte par les applaudissements unanimes de l'assemblée. Après plus de vingt années, il me semble encore que j'assiste à cette séance, où la gloire de mon vénéré maître reçut une si éclatante consécration ; que j'entends encore célébrer cette vie si bien remplie, dans laquelle les actes de l'homme de bien se trouvent si intimement unis aux travaux du savant.

Plein de ces souvenirs, je voudrais pouvoir me borner à vous les rappeler ; mais, malgré mon insuffisance, j'ai dû accepter comme un devoir de vous entretenir quelques instants des principaux travaux qui ont assuré à Esquirol une place si élevée parmi les médecins de notre époque.

La folie, on le sait, pervertit ou éteint les plus nobles facultés de l'homme, celles qui constituent l'homme lui-même.

Le médecin qui se voue à l'observation des aliénés voit donc, à chaque pas, se poser devant lui les problèmes si difficiles de la science des rapports du physique et du moral, et se trouve ainsi nécessairement conduit vers les études

(1) *Mémoires de l'Académie de médecine*, Paris, 1845, t. XI, p. XXXIII ; Pariset, *Histoire des membres de l'Académie de médecine*. Paris, 1850, t. II, p. 424.

médico-psychologiques. Mais alors que d'écueils à éviter! et combien n'est-il pas facile de se laisser entraîner loin du champ de l'observation, par des théories séduisantes, mais étrangères à l'art de guérir!

Esquirol a su résister à ces entraînements, et s'il a signalé les différents systèmes imaginés, comme il le dit, pour expliquer les symptômes de l'aliénation mentale, il a eu bien soin de faire remarquer que la connaissance n'en est pas nécessaire pour la guérison des malades. Il rappelle que nous ignorons la nature de la douleur, ce qui n'empêche pas qu'on ne parvienne souvent à la calmer. Combien de maladies dont la cause nous échappe et que le médecin cependant traite avec succès! Pourquoi n'en serait-il pas de même pour la folie?

Ce n'est pas assurément qu'Esquirol prétendît imposer des limites aux recherches : il rappelait seulement le but principal vers lequel elles doivent tendre, celui que la science ne doit jamais perdre de vue.

Peut-être ne sera-t-on point surpris qu'avec de telles opinions, le savant dont nous honorons aujourd'hui la mémoire n'ait pas tenté l'une de ces grandes réformes, souvent plus brillantes que durables. Observateur patient et plein de sagacité, son principal mérite a été de réunir, d'analyser et de classer ces faits nombreux qu'on retrouve à chaque pas dans ses ouvrages. C'est en suivant cette voie si sûre qu'il est parvenu à dissiper de graves confusions et à réaliser dans la science de remarquables progrès.

Je me bornerai à rappeler ici les principaux.

Parmi les symptômes de la folie, il en est un, le plus étrange peut-être, qui donne aux produits de l'imagination toutes les apparences de la réalité : c'est l'*hallucination*.

Les travaux d'Esquirol ont beaucoup contribué à éclairer l'histoire de ce phénomène, et à lui assigner, dans l'étude de l'aliénation mentale, la place importante qu'il occupe aujourd'hui. C'est lui qui, le premier, a nettement distingué les *hallucinations* des *illusions* des sens. Il a surtout beaucoup mieux observé qu'on ne l'avait fait avant lui les hallucinations de

l'ouïe, à peine mentionnées par Pinel, et cependant, de toutes les plus fréquentes et les plus graves.

Nos asiles renferment une classe de malades qui offrent le spectacle le plus affligeant. Leurs traits relâchés, leur regard éteint, leur physionomie sans expression, permettent de les séparer facilement des autres aliénés, qui se distinguent, au contraire, par l'exaltation des idées et des sentiments. C'est, en effet, l'opposition de la faiblesse et de la force, de l'inertie et de l'activité.

Ces malades, chez lesquels l'intelligence semble éteinte et dont la vie paraît purement automatique, Pinel les a tous et indistinctement désignés sous le nom d'idiots.

Esquirol s'est attaché à l'étude de ces pauvres déshérités, et cette étude, en apparence si ingrate, l'a conduit à une distinction très importante. Il a démontré qu'il était impossible de laisser confondre dans une même classe les idiots de naissance et les malades dont l'intelligence ne s'est éteinte qu'après avoir acquis son entier développement. C'est aux premiers cas seulement qu'il réserve le nom d'idiotie ; les autres sont rattachés par lui à la démence.

« L'homme en démence, dit-il, est privé des biens dont il » jouissait autrefois, c'est un riche devenu pauvre ; l'idiot a » toujours été dans l'infortune et la misère. »

Cette simple comparaison indique si bien la différence de l'idiotie et la démence, qu'il est inutile d'insister sur une distinction que la science a, d'ailleurs, depuis longtemps consacrée.

Les délires partiels constituent l'un des chapitres les plus importants de l'histoire des maladies mentales, et ce chapitre, Esquirol l'a étendu et éclairé de la plus vive lumière. On sait que c'est lui qui a créé et fait accepter dans la science le mot de *monomanie*. On sait aussi quel retentissement ses opinions sur cette maladie ont eu devant les tribunaux.

Je craindrais, en pénétrant dans ce sujet si vaste, de me laisser entraîner trop loin. Permettez-moi seulement, à l'occasion de la *monomanie homicide*, de rappeler un fait qui, à mes yeux, honore autant Esquirol que les plus belles pages qu'il ait écrites.

Pinel professait qu'il existe des manies sans délire, que certains malades commettent des meurtres sans y être poussés par une passion, par des conceptions délirantes ou des hallucinations; qu'ils tuent sans motifs, entraînés par une impulsion aveugle et irrésistible.

Esquirol s'était élevé contre cette opinion et l'avait combattue par des arguments de nature à jeter au moins du doute sur la doctrine de son maître.

Dix ans plus tard, éclairé par l'expérience, il proclame l'erreur dans laquelle il était tombé; il déclare, sans aucune réticence, qu'il a observé des folies sans délire et qu'il a dû se soumettre à l'autorité des faits.

Quoi de plus honorable qu'un pareil aveu, dont la simplicité rehausse encore le mérite? Ceux que la passion aveugle, ou qui cessent d'observer, refusent quelquefois de modifier leurs opinions. Esquirol, messieurs, ne portait dans ses études d'autre passion que celle de la vérité, et sa vie tout entière a été consacrée à l'observation.

La pathologie des maladies mentales a vu surgir, au commencement de ce siècle, une découverte qui constitue le plus grand progrès qu'elle ait accompli jusqu'ici : je veux parler de la *paralysie générale*, dont les victimes encombrent aujourd'hui nos asiles et que les prédécesseurs d'Esquirol n'avaient point observée.

C'est à lui que revient l'honneur d'avoir, le premier, appelé l'attention sur cette maladie si grave, qui frappe l'homme dans la force de l'âge, pour le faire passer par la plus lente et la plus affreuse dégradation; c'est lui qui, dans ses leçons cliniques, dans sa pratique, signalait chaque jour ces symptômes si légers, avant-coureurs des plus graves accidents. Combien de fois n'a-t-il pas étonné de célèbres praticiens, en annonçant avec assurance l'incurabilité absolue d'un malade jeune et plein de force, et qui, pour des yeux moins expérimentés, semblait réunir tant de chances de guérison !

Sans doute, l'histoire de la paralysie générale s'est fort agrandie depuis Esquirol, peut-être sa manière d'envisager cette maladie ne compte-t-elle plus aujourd'hui que de rares

partisans; il ne lui reste pas moins le mérite d'avoir ouvert cette voie nouvelle et qui, depuis, a été si féconde.

Si je n'avais dû m'imposer ici des limites, il me resterait à passer en revue beaucoup d'autres travaux d'Esquirol, ceux surtout qu'il a consacrés à l'épilepsie et au suicide; — à vous citer beaucoup d'excellents mémoires disséminés dans divers recueils, et spécialement dans les *Annales d'hygiène et de médecine légale*, dont il fut l'un des fondateurs; — à vous parler de l'impulsion qu'il a donnée aux études statistiques, et de la part si large qu'il a prise à la réforme des établissements d'aliénés. Le mémoire adressé par lui au ministre de l'intérieur dès 1818, des notices réunies sur un grand nombre d'établissements, enfin le plan d'un asile modèle qu'il a publié, suffisent pour prouver combien cette réforme occupait sa pensée.

Les principaux travaux d'Esquirol ont été réunis en deux volumes et forment un *Traité des maladies mentales*, si riche d'observations et l'un des ouvrages dont s'honore le plus la médecine française.

Esquirol n'a pas seulement beaucoup écrit; il a été un praticien d'une grande habileté et d'une remarquable sûreté de jugement. Personne mieux que lui ne savait prendre sur les malades une influence rapide et sûre; personne n'avait à un plus haut degré le talent de s'emparer de leur confiance.

S'il a concouru aux progrès de la science par ses propres travaux, Esquirol l'a encore servie par l'activité féconde qu'il savait entretenir parmi ses élèves. Il leur indiquait des sujets de recherches, les aidait de ses conseils, les soutenait contre les difficultés.

Il avait fondé un prix qu'il accordait chaque année à l'auteur du meilleur mémoire sur les maladies mentales. Parmi les lauréats on peut citer, entre beaucoup d'autres, les noms de Georget et de Bouchet, de MM. Foville, Falret et Voisin, et enfin celui de M. Calmeil, le savant médecin en chef de cette maison.

Le prix créé par Esquirol a été rétabli, il y a dix ans, par M. Mitivié, qui a voulu ainsi s'associer à la généreuse pensée

de son oncle. Ce prix porte le nom de son premier fondateur.

Peut-être, malgré tant de conditions de succès, Esquirol ne fût-il pas devenu le chef d'une si nombreuse école, s'il n'eût trouvé un dernier et puissant auxiliaire dans l'attachement qu'il inspirait à tous ses élèves. Plein pour eux d'une sollicitude toute paternelle, on le voyait s'occuper de leur avenir et rechercher avec empressement les occasions de leur être utile. De là ses liens nouveaux qui resserraient ceux que la science avait déjà formés.

C'est ainsi qu'Esquirol, par ses travaux, par son enseignement, le premier qui ait été fait en France sur les maladies mentales; — par ses succès dans la pratique, est arrivé à conquérir l'une des plus grandes réputations médicales de notre époque.

L'honneur si mérité et si éclatant rendu aujourd'hui à sa mémoire sera vivement ressenti par sa famille, ses élèves, et par tous les médecins auxquels il a légué, dans la carrière qu'il a illustrée, de si beaux exemples à suivre. Noble privilége de certaines existences de rayonner ainsi sur tout ce qui les entoure ?

C'est à Charenton, sur ce théâtre de ses travaux et de sa gloire, c'est au milieu des malades qu'il entourait de tant de soins, que devait s'élever la statue d'Esquirol. C'est ici, messieurs, que sera désormais sa nouvelle patrie !

Applaudissons donc à la pieuse pensée qui a présidé à l'érection de ce monument, destiné à perpétuer dans cet asile le souvenir de l'homme de bien dont la modestie égalait le talent et qui consacra toute sa vie à la science et à l'humanité !

DISCOURS DE M. TREBUCHET.

Messieurs,

C'était un devoir pour le Conseil d'hygiène publique et de salubrité du département de la Seine de s'associer aux hom-

mages rendus aujourd'hui à l'un de ses membres les plus éminents. La vie et les travaux d'Esquirol vous sont déjà connus; ils viennent d'être retracés par d'éloquentes paroles ; vous l'avez suivi dans les hautes régions où l'avaient placé son génie. Permettez-nous, à notre tour, de vous le représenter sous un jour en quelque sorte nouveau, et de vous dire ce qu'il fut comme membre d'un Conseil où il a rendu de nombreux et importants services.

Esquirol entra au Conseil de salubrité au mois de janvier 1830. Il venait de fonder avec Marc, Barruel, Parent-Duchâtelet, Adelon, Darcet, Leuret, Orfila, etc., ces *Annales d'hygiène* qui ont fait faire de si grands progrès à l'hygiène publique et à la médecine légale. C'était son œuvre de prédilection ; il l'enrichit de remarquables articles sur la maison de Charenton et sur d'intéressantes questions de médecine légale. Esquirol fut donc accueilli avec de vives sympathies par le Conseil de salubrité qui comptait déjà dans son sein de nombreuses illustrations, Pariset, Dupuytren, Larrey, Darcet, Parent-Duchâtelet, etc. Il ne tarda pas à y prendre la place qui lui appartenait à plus d'un titre, et lorsque éclata l'épidémie cholérique de 1832, on put juger de la justesse et de la fermeté de son esprit , de toutes les ressources qu'offrait cette nature d'élite qui allait toujours au-devant des plus pénibles comme des plus modestes travaux. Il fut sans contredit, à cette époque difficile, l'un des membres du Conseil dont le concours fut le plus actif et le plus courageux. Ces premières épreuves établirent entre Esquirol et le Conseil des liens qui se resserrèrent chaque jour davantage. On vit se révéler en lui de nouvelles aptitudes à des travaux qui, dans l'ordre de ses études habituelles, ne paraissaient pas devoir lui être familiers ; il montra dans la rédaction des rapports sur les affaires qui lui étaient confiées, des connaissances profondes en hygiène et en administration ; il était rare qu'on ne partageât pas ses avis.

En 1840, année de sa mort, Esquirol fut appelé à présider le Conseil qui saisit avec bonheur cette occasion de lui donner une marque particulière d'affection et de confiance.

Esquirol présida le Conseil jusqu'au 4 décembre de cette même année; quoique fort souffrant, il avait voulu accomplir ce qu'il considérait comme un impérieux devoir. Prévoyait-il sa fin prochaine? et voulait-il donner un dernier adieu à des collègues qui étaient tous ses amis? Il mourut huit jours après, le 12 décembre.

C'est donc au Conseil de salubrité qu'Esquirol a consacré les derniers instants d'une existence épuisée bien avant l'âge par les préoccupations de toute sorte que lui donnait sa pénible et glorieuse carrière, par des études longues, difficiles et souvent périlleuses sur les aberrations de la pensée. Esquirol s'y livrait avec d'autant plus d'ardeur, qu'il avait une grande défiance de lui-même; sa modestie avait quelque chose d'admirable et on pourrait même lui reprocher de n'avoir pas assez cru en lui; et cependant sa renommée était devenue européenne. Comme l'a dit justement le docteur Leuret son disciple et plus tard son ami, Leuret dont nous aimons à citer le nom dans cette enceinte, car lui aussi fut un grand aliéniste, personne avant Esquirol ne s'était acquis une célébrité pareille à la sienne, et, parmi ses contemporains, ceux qui se sont le plus illustrés, s'honorent d'avoir accepté ses doctrines et d'être ses disciples. Ses principes développés et secondés par ses successeurs seront pour l'humanité un éternel bienfait

Un dernier mot, messieurs. Esquirol ne fut pas seulement un grand médecin, un grand philosophe, ce fut encore un homme de bien dans la plus large acception du mot; il possédait toutes les vertus chrétiennes, il était pour ses malades une seconde Providence. Il sut apporter dans l'exercice de sa profession un désintéressement dont il avait fait une religion. Secondé par sa digne compagne, qui savait si parfaitement comprendre les inspirations de son noble cœur, il avait toutes les délicatesses de la charité. Ceux qui, comme nous, ont été assez heureux pour le connaître dans l'intimité, pourraient en citer de nombreux et touchants exemples.

Cette statue, devant laquelle nous nous inclinons avec respect, pourra peut-être disparaître un jour, comme tout ce qui

sort de la main des hommes, mais le nom d'Esquirol ne périra jamais, et son souvenir se transmettra d'âge en âge comme celui d'un homme qui sut allier la science la plus profonde à la plus ardente philanthropie.

Heureux, messieurs, ceux qui peuvent ainsi passer à la postérité, avec cette double auréole que Dieu ne donne qu'à ses élus.

DISCOURS DE M. LE DOCTEUR DELASIAUVE,

Vice-président de la Société médico-psychologique.

Messieurs,

Dans cette solennité, qui est, pour la médecine mentale, une véritable fête de famille, la Société médico-psychologique avait naturellement sa place marquée. Elle devait joindre son tribut d'admiration et de reconnaissance aux hommages si justement mérités, rendus à la mémoire d'un maître illustre. Esquirol, il est vrai, n'a point figuré dans ses rangs. C'eût été pour elle un rare honneur de l'y compter, et une gloire si elle eût pu l'inscrire comme le premier de ses fondateurs. Une pareille auréole est comme une garantie d'avenir pour les institutions naissantes. Mais, quand la Société naquit, le grand aliéniste n'était plus.

Sans nul doute, s'il avait assisté à ses débuts, il aurait applaudi avec joie à l'heureuse idée des confrères généreux qui en reconnurent l'opportunité et qui en prirent l'initiative. Plus d'une fois, dans sa brillante carrière, il a dû songer à ce moyen de mettre en faisceau les connaissances mentales pour leur donner plus d'utilité. Les hommes ardents, comme lui, devancent presque toujours de leurs vœux les possibilités futures. On assure même que la question fut agitée dans ces charmantes réunions hebdomadaires, fruit de son hospitalité, et où, au contact du maître, ont grandi tant de réputations et de dévouements.

L'heure n'avait pas sonné. On cueille les fruits après les fleurs. L'aliénation mentale touchait encore à son berceau. Malgré les efforts d'Esquirol et de son illustre précurseur, Pinel, deux noms impérissables et inséparables, les médecins qui cultivaient alors la science mentale étaient relativement peu nombreux. MM. Calmeil, Londe, Georget, Mitivié, J. P. Falret, Félix Voisin, Foville, Leuret et Lélut, ayant en tête notre bien cher et bien regretté maître M. Ferrus, ont jeté de vives lueurs par leurs travaux. Mais ce noyau ne suffisait pas. Les progrès ultérieurement accomplis permirent ce qui n'eût pu être auparavant réalisé. Avec la bienfaisante législation de 1838, à laquelle Esquirol ne resta pas étranger, mais qui fut plus particulièrement l'œuvre de M. Ferrus, surgirent des conditions et des facilités nouvelles. De jeunes praticiens, pleins de savoir et de foi, furent, à Paris, nommés, par le concours, à des places de récente création. En province, la fondation de divers asiles nécessita une pépinière d'autres titulaires pleins également d'aspirations scientifiques. Il fallait une large issue à cette suractivité vitale, un centre qui reliât ces travailleurs isolés, leur imprimât l'impulsion et leur assurât un relief légitime. L'isolement stérilise.

Esquirol, d'ailleurs, venait de succomber, laissant derrière lui, non des héritiers, mais des émules. Son patronage, si efficace, devait être remplacé. Il le fut par un patronage collectif.

C'est alors, en effet, que plusieurs de nos collègues et en particulier M. Baillarger, résolurent d'ouvrir une vaste tribune aux aliénistes de bonne volonté. Les *Annales médico-psychologiques* débutèrent, en 1843. Pourquoi taire les noms des auteurs distingués qui s'unirent à notre zélé collègue? L'un, M. Longet, promu à une chaire de la Faculté de médecine, est aujourd'hui un des chefs de la physiologie française; l'autre, M. Cerise, s'est scientifiquement illustré par ses éclatantes recherches sur le système nerveux. Ajoutons que M. Longet fut remplacé, pendant plusieurs années, par M. Brierre de Boismont, qui, dans la direction du journal, déploya cette infatigable activité dont il n'a cessé de nous

donner l'exemple, soit comme membre, secrétaire général ou président, à la Société médico-psychologique. Plus tard, M. Brierre de Boismont laissa sa succession à M. Moreau (de Tours), l'un des propriétaires actuels, dont chacun sait les beaux travaux sur le hachisch et la psychologie morbide.

L'œuvre répondait à une nécessité. Elle avait d'habiles directeurs : elle prospéra. C'était à qui, dans son besoin d'émulation, alimenterait le nouveau recueil ; et il est permis, aujourd'hui qu'il est parvenu à son vingt-cinquième tome, de dire qu'aucune publication contemporaine n'a peut-être été plus grandiose, ni plus utile à la spécialité qu'il représentait. Tous les matériaux s'y trouvent : ample moisson pour le savant qui veut, ou accroître son instruction, ou s'adonner à des recherches. Aucune exclusion jalouse : l'accès le plus libéral.

Une sorte de confraternité rapprocha les collaborateurs. S'estimant d'avance, ils éprouvèrent le besoin de se connaître plus directement, de faire échange de sympathie, et de puiser, dans une plus étroite intimité, un encouragement mutuel. Confidents de ces vœux, les partageant eux-mêmes, ceux qui avaient fondé le journal sentirent qu'il devait être complété. Les éléments d'une association scientifique étaient tout préparés. Écrivains et lecteurs formaient, dans la capitale et en province, une masse compacte d'adhérents. On leur adressa un appel, la réponse ne se fit pas attendre.

Ainsi s'établit la Société médico-psychologique. Les *Annales* lui fournirent ses membres. Ce qui avait fait le succès du journal causa le succès de la Société. Elle grandit par le nombre, l'activité et les lumières. Plusieurs, hélas ! tombèrent, et des plus illustres : Lallemand, aussi éminent par son savoir que par ses qualités morales, et qui ne craignit pas de déroger, en venant de son siége de l'Institut s'asseoir patriarcalement au milieu de nous ; Gerdy, cet ardent chercheur, qui nous témoignait les plus vives sympathies ; M. Ferrus, toujours le premier sur la brèche, et qui, par son aménité et son amour pour nous tous, remplaçait Esquirol dans notre estime. Nous eûmes aussi le regret de voir s'éloigner de nous, pour raison

de santé, un de nos plus honorables magistrats, M. Berville, ex-avocat général, qui promettait à la Société un si utile appui auprès des jurisconsultes.

Ces pertes furent vivement senties ; ces deuils douloureux ! Ils ne nous découragèrent pas pourtant. La Société porte en soi des éléments de virilité indépendants des personnes. Le travail et le temps augmentent les prestiges individuels ; et chaque jour amène parmi nous d'honorables et précieuses recrues.

Telle fut, messieurs, l'origine, tels ont été les développements de la Société médico-psychologique. Si Esquirol ne concourut pas de fait à sa fondation, on peut, scientifiquement et moralement, l'en regarder comme l'inspirateur. La plupart des membres furent ses disciples ; c'est encore son souffle qui les anime ; nous sommes ses continuateurs.

Esquirol, comme praticien, avait ce don d'artiste, préconisé à bon escient par Leuret qui le possédait au plus haut degré ; il rendait les aliénés malléables. Comme savant, il brilla surtout par l'observation. Il n'eût pas cependant dédaigné les théories. Nul ne sentait mieux combien l'alliance des notions psychologiques et cliniques pouvait illuminer les problèmes de l'aliénation mentale. Mais il tenait en défiance la philosophie de son temps ; il l'eût voulue moins spéculative et plus appliquée aux phénomènes physiologiques.

Ce desideratum n'a pas été vainement signalé ; l'organisation de la Société se prête aux aspirations d'Esquirol. L'élément médical y domine ; c'était naturel. Mais la philosophie y compte aussi de glorieux représentants, et si, par leur participation, ils projettent sur nos questions de hautes clartés, eux-mêmes conviennent que les enseignements de notre science ne sont pas pour eux inféconds. Une discussion pendante en fournit une preuve manifeste. Dans un habile rapport sur un livre considérable de M. Bouillier, doyen de la faculté des lettres à Lyon, *Du principe vital et de l'âme pensante*, M. le professeur Paul Janet a fait de larges emprunts à nos documents, exemple imité par notre honorable président, M. Garnier, membre de l'Institut, que des obligations instantes et une sé-

rieuse indisposition ont malheureusement empêché d'être ici notre interprète.

Une classification définitive ne peut résulter que du concours des deux ordres de connaissances. On a voulu nous limiter à celle d'Esquirol. C'était dépasser ses prétentions. La pratique y prend toujours son meilleur appui ; mais Esquirol lui-même pensait que l'analyse des passions et des sentiments était de nature à en élargir les bases par des divisions précises et rationnelles. Il a donné l'exemple de ce perfectionnement, en traitant séparément diverses formes partielles, le suicide, l'hypochondrie, les hallucinations, la démonomanie, la kleptomanie, etc. Ce thème, développé dans plusieurs séances, à propos d'une nomenclature proposée par M. Morel, a ouvert de nouvelles perspectives, sans assurer une conciliation parfaite. L'ordre du jour reste fixé sur une ancienne communication de M. Baillarger, relative au même sujet. Puisse la controverse aboutir enfin à un entier rapprochement !

Un autre point sur lequel la Société est entrée dans les voies d'Esquirol concerne la monomanie. Pinel avait admis déjà une manie sans délire. On sait, lorsque, dans de plus amples proportions, parut le beau travail d'Esquirol, l'émotion qu'il causa parmi les jurisconsultes, les craintes et les espérances qu'il souleva dans le monde. Toutes les passions allaient être transformées en folies, Charenton remplacerait la Bastille !

Le temps a fait justice de ces exagérations. Cependant des doutes subsistaient. Il appartenait à la Société de les éclaircir. Dans une mémorable discussion, qui a occupé treize séances, le voile est définitivement tombé, et il n'est plus permis de nier la compatibilité d'une raison apparente avec un véritable délire, et, partant, dans ce cas, l'irresponsabilité des individus inculpés.

Mais c'est surtout, messieurs, par le prisme inaltérable de ses rares vertus qu'Esquirol exerce parmi nous une salutaire influence. Sa pensée, phare moral, sans cesse présente aux esprits, nous ramène aux sentiments de modération, de bienveillance, de justice, dès que, par les entraînements inévitables de la contradiction, nous serions tentés de nous en

écarter. Il est en quelque sorte l'âme de notre communion ; nous nous sentons frères en lui.

Esquirol, si grand comme savant, l'est, en effet, plus encore comme homme. Doué de toutes les ardeurs du bien, il fait de la science en artiste, *de l'art pour l'art.* Le soin qu'il avait des malades, les ressources ingénieuses qu'il imaginait pour les rendre à la santé, avaient, chez lui, l'humanité pour premier mobile ; sa vocation venait de son cœur. Patriarche antique, ses élèves étaient ses enfants. Sa plus grande joie était de s'en voir entouré ; il les aimait, les protégeait, les encourageait.... tant de dons ne se simulent pas !

On admire les grands talents ; l'affection ne s'attache qu'aux natures d'élite. Tel est le secret de la vénération qu'inspire Esquirol. Sous une forme plus austère, Pinel a suscité le même sentiment par des qualités analogues. L'histoire a buriné sa générosité intrépide dans l'épisode des chaînes brisées à Bicêtre. La noblesse de son âme ressort mieux encore, s'il est possible, dans la collection de ses lettres, publiée par l'un de ses neveux, notre très aimé collègue, M. le docteur Casimir Pinel. C'est là que se révèlent cette patience de recherches, ce besoin de la vérité, cette droiture inflexible, cette simplicité de mœurs, cette prédilection des procédés honnêtes, cette tendresse et cette reconnaissance filiale et fraternelle qui, non moins que son initiative en aliénation mentale, lui ont conquis l'immortelle sympathie des générations.

Tous deux méritent nos respects et notre gratitude ; et la statue dressée pour Esquirol n'est que le prélude de l'honneur qui attend Pinel. Nous ne sommes, en ceci, que l'écho de l'opinion commune. Plusieurs journaux ont fait cet appel ; de toutes parts nous l'avons entendu murmurer autour de nous ; mais nous serions injuste envers un de nos jeunes confrères, qui a des droits spéciaux à honorer la grande mémoire de Pinel, si nous omettions de dire que M. le docteur Semelaigne a confié, dans la même intention, à notre recueil, une note, imprimée depuis deux mois, et qui n'est restée inédite que par le seul retard du numéro dans lequel elle est insérée.

Une remarque encore. Les monuments, comme celui que

vous avez sous les yeux, ne sont pas seulement des témoignages de reconnaissance et pour ainsi dire une dette acquittée; leur but essentiel est l'exemple. Si Esquirol pouvait revivre, l'hommage dont il serait le plus flatté serait, sans contredit, de nous voir imiter son dévouement. Concertons donc nos efforts, aimons-nous, protégeons-nous, mettons, en toutes circonstances, au-dessus de notre personnalité, la passion de la vérité, l'intérêt du malheureux, l'amour de la science. Ce devoir, du reste, sera facile à la Société médico-psychologique; elle n'aura, pour le remplir, qu'à continuer ses traditions.

Tous ces discours où, sous des formes diverses, était dignement apprécié le médecin éminent, l'habile écrivain, l'homme de science et de dévouement, le maître chéri et vénéré de ses élèves, et surtout l'ami, le bienfaiteur des aliénés, ont été écoutés avec une religieuse attention et fréquemment applaudis par l'assemblée.

M. Parchappe a levé la séance, et les assistants se sont approchés de la statue comme pour adresser, avant de partir, un salut d'honneur à l'image d'Esquirol.

Ainsi s'est terminée cette cérémonie, qui a été une véritable fête pour la Maison impériale de Charenton, pour la famille et les élèves d'Esquirol, pour tous ces représentants de la science et ces amis de l'humanité accourus, avec un religieux empressement, afin de s'associer à la glorification de l'homme de bien et du grand médecin aliéniste.

FIN.

Paris. — Imprimerie de L. MARTINET, rue Mignon, 2.

